MARC LAFARGUE

—

L'Age d'Or

PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMIII

L'AGE D'OR

DU MÊME AUTEUR :

LE JARDIN D'OU L'ON VOIT LA VIE (Bibl. de *l'Effort*, Toulouse).

En preparation :

LES CŒURS DE PROVINCE (Contes).

LES VIES HARMONIEUSES (Poèmes).

MARC LAFARGUE

L'Age d'Or

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMIII

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Deux exemplaires sur Chine, numérotés 1 et 2
et quinze exemplaires sur Hollande, numérotés de 3 à 17.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

633

DÉDICACE

DÉDICACE

I

Je te vois de tout temps, ô grand cœur pacifique,
Tandis que, dans l'été, les hommes sont aux champs,
Remplissant la maison paisible de tes chants
Ou cousant, près du seuil, sous notre pin antique.

O Mère, tu régnais sur les vieux serviteurs.
Tes mains distribuaient, égales et pareilles,
Les tranches de bon pain dont les croûtes vermeilles
Embaumaient le matin de leurs chaudes odeurs.

Tu présidais aux travaux calmes des servantes
Dont les bras clairs, penchés sur les pétrins de bois,
Se relevaient ensuite, alourdis sous le poids
Des pains qu'elles posaient sur les briques brûlantes.

J'étais l'enfant dont le regard s'ouvre à l'éclat
Du soleil dans l'allée, aux grandes portes blanches,
Aux murs roses et bleus sous les ombres des branches,
A la treille ployant sous le poids des muscats.

Dans les matins mouillés de ces jours magnifiques,
J'apprenais à chérir les vergers et les fleurs,
Les eaux dans les bassins, les arbres pleins d'odeurs
De la maison d'enfance aux toits roses de briques.

Et, comme pour me consacrer à la clarté
De l'existence, aux blés, aux vignes, à la terre,
Que l'on voit du jardin, tu me portais, ô Mère,
Sous les grands cèdres bleus, dans les matins d'été.

II

Quand, dans le grand soleil, devant la porte claire
Où, sur les osiers d'or, séchaient les fruits juteux,
Mère, tu regardais les éclairs de nos jeux,
Avec ton beau visage et ton sourire austère ;

Quand, octobre venant, dans les calmes fruitiers,
Tu disposais, de tes mains fines et légères,
Des fruits sucrés, dans le soleil des étagères,
Dans l'air d'or et d'azur parfumé de lauriers ;

Quand, durant la vendange et ses jours admirables,
Tu surveillais, dès le matin, les tâcherons,
Et tu faisais dresser, auprès de la maison,
Pour le repas du soir, les tréteaux et les tables,

Oh! pouvions-nous savoir dans ces temps de bonheur,
Où tu berçais notre sommeil de tes chants calmes,
Que tes beaux yeux étaient souvent mouillés de larmes
Et qu'un deuil éternel habitait dans ton cœur?

C'est plus tard seulement que nous devions apprendre
La muette douleur où tu t'ensevelis,
Et ton effort pour mettre en nous des jours d'oublis
Et pour que nos esprits ne pussent pas comprendre.

Mon esprit rayonnant et tout ce que je vaux,
Et mes vers et mes chants je te les rends, ô Mère.
Par toi mon âme est toujours pleine de lumière;
Aussi je te dédie aujourd'hui mes travaux.

III

J'ai cueilli, dans l'été, les fruits de la pensée
Qui te consoleront de tes longs jours amers.
J'ai travaillé ; j'ai mis, dans ce livre de vers,
Ma pure émotion, chaque jour, condensée.

Je reviens. Je te vois dans ta robe de deuil.
Tes beaux doigts lumineux ont couru sans relâche,
O mère, tout le jour, dans le linge sans tache.
Les jeunes amandiers vont fleurir sur le seuil.

Ton beau front est courbé sur ta robe dorée.
Là-bas, sur un grand lit de rocher transparent,
Le fleuve ensoleillé roule comme un torrent.
Un glacier étincelle au fond de la soirée.

Quand, autrefois, tes soins m'arrachaïent à la mort,
Quel bonheur, souviens-t'en, sur la porte brillante,
Quand tes bras recevaient ma marche vacillante,
Et quand tu me voyais enfin devenu fort.

Les pleurs vont se tarir dans tes yeux, ô ma Mère,
Car ton fils jeune et fier a compris le destin!
Le monde est beau sur la maison et le jardin.
Les grands champs printaniers sont remplis de lumière.

L'auvent de la maison garde de la clarté.
Mon esprit est léger et mes chants vont éclore.
Vois les coteaux que le dernier soleil colore.
Mère, c'est grâce à toi que j'aime leur beauté.

IV

Vois, c'est déjà le soir. Notre table est dressée
Dans le jardin, avec ses assiettes de fruits,
Et les insectes d'or l'entourent de leurs bruits,
Et les derniers rayons du soir l'ont caressée.

Les grands magnolias répandent leurs odeurs.
Sous leurs rameaux luisants, jusqu'au sol qui l'accueille,
L'eau qu'on vient de lancer, coule de feuille en feuille.
Le soleil, en mourant, baigne encore leurs fleurs.

Au delà du jardin où la terre s'incline,
Avec ses champs abrupts et ses bosquets de pins,
Dans le silence, ainsi qu'un grand autel divin
Où brûlent des flambeaux, s'élève la colline.

Le chant de la fontaine emplit la paix du soir.
La lumière s'éteint aux briques scintillantes,
Sous les légers rameaux de roses odorantes.
Auprès de ses bassins monte un grand laurier noir.

Voici venir la soupe aux mains de la servante.
Nous allons nous asseoir sous les branchages bleus
Et manger dans le silence religieux,
Le pain coupé par toi sur la nappe brillante.

Le vent est tiède ; on sent venir les nuits d'été.
Ton beau geste, ô ma mère, a fait resplendir l'heure.
Le soir est rayonnant et la vieille demeure
Luit dans l'ombre qui croît avec sérénité,

V

Mère, sèche les pleurs qui couvrent ton visage.
Regarde dans toi-même et contemple ton fils.
Ne vois-tu pas les traits divins que tu chéris ?
Mon père a modelé mon front à son image.

Ton esprit a gardé tous les traits du mourant,
A force de songer à son âme parfaite.
Lui te voit; il se plaît à la suprême fête
De voir ressusciter son corps dans son enfant.

Le visage du mort reparaît dans ma face.
Mes yeux noirs et profonds sont pleins de ses rayons.
Vois ma poitrine, mes bras forts et vois mon front,
Et vois mes traits joyeux où la douleur s'efface.

Puisque son souvenir est notre seul trésor
Et puisque son esprit réconforte nos âmes,
Vois revenir celui que ta douleur réclame.
Mère, ne pleure plus, mon père n'est pas mort!

Sa mémoire en nos cœurs ne s'est pas effacée.
Dans toute notre vie et tous nos entretiens,
Saint visage défunt du père, tu reviens
Comme pour faire resplendir notre pensée !

Ton esprit à jamais flotte sur la maison.
Les longs couloirs crépis et les grandes fenêtres
Où nous voyons, le soir, les étoiles paraître,
Vibrent des longs échos de ta pure raison.

LES HEURES INTIMES

LES SOUVENIRS

LE TOMBEAU D'UN AMI

Tu dors devant l'espace et les clairs horizons,
Devant la ville bleue et dans les champs funèbres,
Où, près des tombes, les grands arbres des ténèbres
S'élèvent sur l'azur, même aux froides saisons.

Parfois, durant l'automne à la clarté sereine,
De la colline où l'on découvre nos pays,
Ton esprit éternel et toujours recueilli
Doit écouter l'autan qui souffle sur la plaine.

Jusqu'où l'œil peut aller les horizons sont bleus,
Et vers le sud, au fond du lumineux espace,
Brillent les Pyrénées, aux couronnes de glace.

Plus que le nôtre, Ami, ton destin est heureux,
Ton chant s'est apaisé, maintenant tu contemples
Le rêve à jamais pur que nous fîmes ensemble.

LA PROMENADE

Fleuve natal, Garonne au nom large et sonore,
C'est sur tes bords que nos esprits se sont formés,
Lorsque, le soir, à l'heure où la ville se dore,
Nous allions pour rêver dans les champs parfumés.

C'étaient alors des jours limpides de jeunesse;
Nos esprits étaient frais comme l'eau du courant ;
Et, sous les saules vaporeux, remplis d'ivresse,
Nous récitions nos vers dans le soleil couchant.

Nous dînions, dans les soirs d'été, sous les tonnelles
Où le soleil glissait sur les verres brillants.
Nos jeunes cœurs liés d'amitiés fraternelles
Communiaient auprès des rosiers odorants.

Nous voyions, à nos pieds, sur les plages de sable
— Accoudés sur la table au linge lumineux —
Fuir la Garonne avec son chant impérissable
Dans la vapeur légère, entre les ramiers bleus.

La servante portait des bouteilles d'eau fraîche,
Le pain tendre et le vin dans les carafes d'or,
Les chasselas luisants et les coupes de pêches
Que le soleil mourant enveloppait encor.

Déjà la nuit venait sous les sombres feuillages,
Les lueurs des longs soirs restaient à l'horizon.
Parfois tintaient les fins grelots des attelages,
Des artisans chantaient une ancienne chanson.

Sur la table, nos verres pleins brillaient à peine.
Nous les entrechoquions d'un geste fraternel,
Puis nous restions pensifs devant la vaste plaine
Et les astres brillaient aux profondeurs du ciel.

Qu'ils étaient beaux ces longs retours dans la nuit noire!
Nos poèmes troublaient le faubourg endormi
Et les amis gardaient longtemps dans la mémoire
Les échos éveillés par les vers d'un ami.

Les vieux hôtels rêvaient au fond des rues éteintes.
Chacun sentait son cœur aux autres plus lié
Après les derniers chants et la dernière étreinte
Et ce frisson des mains où passe l'amitié.

II

La table était dressée et luisait dans la nuit.
La servante portait des assiettes de fruits
Et ma mère arrivait enfin avec la lampe
Dont la clarté baignait la nappe rayonnante
Où les carafes se couvraient de gouttes d'eau.
Ses belles mains de veuve à l'éternel anneau
Rompaient le pain. Nos sœurs dans l'ombre étaient muettes
Nos cœurs émus battaient dans la nuit solennelle.
Toujours, êtres chéris, vos visages dorés
Vivront dans ma mémoire à ces instants sacrés
Où vos yeux transparents se tournaient vers la lampe.
Vos cheveux délicats s'éclairaient sur vos tempes.
Nous mangions lentement. La douceur de vos mots
Montait dans la nuit bleue où flottaient les rameaux.
Les beaux fruits du verger et le vin de la vigne
Etaient plus doux offerts par votre main divine.

La campagne dormait. Les nocturnes tilleuls
Parfumaient le jardin de l'arome des fleurs.
La fontaine coulait auprès de la prairie;
La nuit paisible enveloppait la métairie;
Dans la limpidité de l'air, nous écoutions
Eclater le chant éperdu des rossignols.

SOIRS D'ÉTÉ

I

Ce n'était pas la nuit ; l'heure était défaillante.
La lumière mourait sur les tuiles brillantes.
« Salut, ô jeune été ! » disions-nous dans nos cœurs.
Dans le parc s'enfuyaient les robes de nos sœurs.
Elles allaient au fond des ombres palpitantes,
Une à une, compter les étoiles naissantes.
Une fièvre nouvelle avait troublé leur cœur.
Elles craignaient et désiraient quelque bonheur
Et, se tenant les mains, rêveuses et craintives,
Elles marchaient dans les lumières fugitives.
« Que nous réserves-tu ? Salut, ô jeune été !

Tes beaux fruits succulents sont pleins de volupté,
Mais l'existence nous était douce et légère
Et nous aimions dormir auprès de notre mère. »
Elles rêvaient. Leurs seins se gonflaient de désirs.
Elles s'abandonnaient, mais leurs frêles soupirs
Ne pouvaient pas sortir de leur gorge timide.
Autour d'elles le crépuscule était humide;
Elles riaient, sentant leur beau châle mouillé.
Elles rentraient enfin sur le chemin sablé,
On entendait venir leurs voix au fond des ombres.
Elles marchaient auprès des corbeilles de roses
Dont l'odeur se mêlait à celle des cyprès.
La noria tournait, et les noirs massifs frais
Ruisselaient, dans le soir, sous le chaud arrosage;
Et la terre embaumait comme après un orage.

ÉVOCATIONS

HIER SOIR

Hier soir, le vent d'automne a longtemps murmuré.
Ce matin, le soleil est à peine doré.
C'est le temps d'allumer le foyer, ô ma mère,
Car nous allons mener notre existence austère,
De nouveau, dans la paix de la grande maison.
La neige s'étendra souvent à l'horizon.
Tu monteras parfois dans ma chambre d'étude,
Où je vis dans l'amère et douce solitude,
T'asseoir, dans un fauteuil, l'ouvrage dans tes mains.
Parfois levant les yeux vers tes beaux yeux sereins
Qui furent si souvent mouillés par les douleurs,
Dans cet instant où l'âme à l'âme communie
Et se confond enfin dans la même harmonie,
Je les verrai rêver et se mêler de pleurs ;
Mais ce seront les larmes sœurs d'un beau sourire,
Bien souvent l'arc-en-ciel se met soudain à luire

Sur les blés, à la fin de la pluie, en été.
Jamais l'espoir n'a fui de ton cœur dévasté;
Maintenant tu soutiens encore mon ouvrage
De ta force paisible et de ton grand courage.
J'aime te voir, l'hiver, des lueurs dans les doigts,
Et je bénis l'hiver et la saison des froids
Où l'esprit dans l'esprit plus intime se mire;
Car je trouve en levant les yeux, ton beau sourire,
La douceur de tes yeux sans ombres et l'amour
Qui me console de devoir mourir un jour.

LE FRUITIER

Les femmes ont porté, dans les grandes corbeilles,
Les beaux raisins aux grappes noires et vermeilles
Ramassés avec soin parmi les plus beaux fruits.
Sur les grains veloutés un peu de soleil luit.
Dans la chambre bleuie à la chaleur fermée
Où les raisins couvrent la table parfumée,
Que vos doigts, grain à grain, trient les fruits odorants!
Je vous adore ainsi, visages émouvants,
O toi, dont les cheveux sont d'argent, ô ma Mère,
Et toi, ma sœur pensive à la main si légère
Qui fais parfois tomber des fruits un grain gâté,
Chers cœurs faits de silence et de simplicité.
Je voyais autrefois veiller à cet ouvrage
L'aïeule aux doigts toujours actifs malgré son âge.

Dans la paix de la tombe, à présent, elle dort
Sur le coteau lointain orné de cyprès d'or.
Comme elle, sous le vol bourdonnant de l'abeille,
Vous triez des beaux fruits et votre regard veille
Et fait longtemps courir les longs ciseaux brillants.
Ouvrez le fruitier clos durant les mois brûlants
Et déposez sur les riantes étagères
Les muscats noirs et bleus et les blanquettes claires,
Et les lourds malagas et les fins chasselas.
Qu'un rayon de soleil prolonge son éclat
Sur la paille éclairée où, de vos mains qui veillent,
Vous déposez les fruits remplissant les corbeilles,
Et dont l'odeur venant, de ce fruitier fermé,
Fera, durant l'hiver, le logis embaumé.

A DES ÉPOUX

A DES ÉPOUX

A Louise et Raymond Espinasse.

Votre maison est un abri pour vos cœurs purs,
Avec la paix de son grand escalier sonore
Et cette cour où votre amour profond adore
Voir les roses fleurir sous les briques des murs.

Là, comme dans un cloître, à l'abri de la ville,
Seuls à seuls, face à face, aux premiers jours d'été,
Votre amour vous soutient pleins de sérénité,
Tandis que le soleil baigne la cour tranquille.

A vos âmes d'amant le monde est étranger,
Et jamais la douleur ne vous est apparue.
Hors de vos murs épais, on entend dans la rue,
Le léger bruit que fait le pipeau d'un berger.

Attentifs aux adieux du soleil sur la brique
Votre cœur est ardent comme le mur brûlant
Dont le sommet rayonne à l'heure du couchant,
Tandis que les rosiers sont dans l'ombre paisible.

Dans la maison sonnent les pas de votre enfant.
Il est beau, sa santé réjouit votre père,
Et toute la maison à votre fils prospère
Dans ses parois en fleurs offre un abri vivant.

Votre amour, dans ces murs remplis de leur justice
A recueilli l'esprit sans tache des aïeux,
Et, leur simplicité revivant dans vos yeux,
Vous voulez que par vous leur rêve s'accomplisse.

Esprit de la maison, traditions et lois !
Votre amour, dans sa paix, n'a pas d'autres envies
Et la sérénité qui règne sur vos vies
Est belle comme l'air qui couronne vos toits.

Au crépuscule, assis aux naissantes ténèbres,
Avec l'odeur des noirs rosiers dans votre cour,
Vos doigts entrelacés dans l'or du dernier jour,
Vous suivez sur le ciel les astres qui se lèvent.

Quand, sur les murs d'argent, la jeune lune a lui,
On voit, sous les auvents, une vigne sauvage
Parsemer le crépi de son mobile ombrage ;
Vous écoutez le bruit du fleuve dans la nuit.

CHANT FRATERNEL

A ma sœur Louise.

4.

LA MAISON DE CAMORS

I

Sœur, que nos deux esprits soient unis désormais
Par ce beau souvenir qui ne mourra jamais!

Souviens-toi du départ: les gorges moissonnées
Brillaient au soleil d'août des belles Pyrénées
Quand nous voulûmes aller voir les grands sommets.

Tandis que résonnaient les grelots des voitures,
Les gorges tour à tour vermeilles et obscures
S'ouvraient, et le torrent aux flots glacés et bleus,

Se moirait des reflets de ce soir lumineux.
Les travailleurs sur les terrasses espacées
S'adonnaient aux moissons à peine commencées.
Les champs de seigle, sur les murs de clairs rochers,
Parfois apparaissaient, sous de lointains glaciers.
Les gaves bouillonnaient ; sous les branches ombreuses
Fuyaient, dans des canaux, les eaux torrentueuses.
Tu regardais le soir ; j'admirais avec toi
L'étagement des rocs, des gazons et des bois.

II

O sœur de mon enfance, ô frêle taciturne,
Dont le cœur souffre d'être enfermé dans son urne,
Que notre grave amour à jamais confondu
Garde le souvenir de ce pays perdu
Et de cette maison aux antiques terrasses,
Où les fruitiers obscurs regardent les montagnes.
Là, nous fûmes reçus par de purs étrangers
Qui nous donnaient les fruits vermeils de leurs vergers.

Ils avaient la simplicité des cœurs antiques
Et vivaient gravement entre leurs murs rustiques,
Si doux et fraternels qu'ils oubliaient la mort.
Sais-tu des noms plus nostalgiques que Camors !
La maison nous séduit avec ses rares roses
Dans l'humide jardin plein des odeurs d'automne,
Ainsi que le verger dans ses grilles de bois.
Les sorbiers des oiseaux rougissaient près des toits,
On voyait, sur le seuil, un horizon de glaces.
Tu compris, comme moi, la beauté des montagnes
Où nous vivrions, durant la fin de cet été,
Muets de nous sentir tant de sérénité.

III

Le soir tombait sur les vergers de la vallée
Où la vigne ne croît que comme une exilée.
Les insectes bruissaient dans les foins profonds
Et leur bruit se mêlait à la voix des bas-fonds,
Dans les pommiers bleuis, sur les pentes dorées.

On entendait bêler les bêtes égarées
Que les chiens ramenaient vers les graves bergers,
Beaux et noirs, sur les murs, comme de longs rochers.
Les sonnailles tintaient; et dans les douces ombres
Des vallons obscurcis montait le son des cloches
Des lointains angelus perdus dans les vapeurs.
Dans l'ombre, au cœur des blés, courbés, les travailleurs,
D'une main soulevant les tiges renversées,
De l'autre les coupaient. Les faucilles pressées
Luisaient dans l'ombre aux poings de ces groupes humains.
Les brouillards descendus flottaient sur les ravins.
Les montagnes, sur les forêts silencieuses
S'élevant jusqu'aux flancs des pelouses brumeuses,
Montraient, dans les rayons aux mourantes lueurs,
Les grands éclats dorés des sublimes hauteurs.
Nous montions, ô ma Sœur, agités jusqu'aux larmes
Par la beauté du soir sur les montagnes calmes
Où nous croisions les larges chars remplis de blé
Que tiraient pesamment les grands bœufs accouplés
Dans l'heure solennelle et le profond silence
Et l'air léger d'une limpide transparence
Quand les astres ont lui dans les hauteurs du ciel.

Devant ce soir si grave et ce site éternel,
O cher cœur renfermé, nos rêves solitaires,
Sous les rameaux confus aux éternels mystères,
Nous ont unis plus que les rires et les pleurs
Plus que les jours de joie et plus que les douleurs.
Qu'elle demeure en nous la mémoire sacrée
De ce jour où, perdus sur la terre ignorée,
Nous vîmes, avec des sanglots dans notre cœur,
Du haut des monts, comme un grand fleuve de blancheur,
La lune ruisseler sur les molles prairies,
Sur les arbres, les rocs, les toits des métairies,
Les champs de sarrazin dont les neigeuses fleurs
Brillaient près du chemin aux humides odeurs.

IV

Dans le jardin lunaire, à l'ombre des tonnelles,
Nous adorions les mêmes choses éternelles.
L'air était parfumé par l'odeur des fruits mûrs.
Leur pâle éclat brillait sous les branches d'azur.

Les framboisiers bleuis embaumaient les murailles.
La nuit chaste baisait les pentes des montagnes.
La douceur de t'aimer, esprit silencieux,
Se répandait, comme les longs rayons des cieux
Dans mon cœur recueilli comme ce clos paisible.
Je songeais, dans la nuit, aux grands sommets stériles,
Là-haut, près de la glace où les izards peureux
Broutent, l'oreille au guet, sur les rochers neigeux,
Au grand vent virginal sur les monts millénaires,
Aux couloirs tourmentés ruisselant de nuit claire,
A ces lacs reflétant les merveilles stellaires,
A nous-mêmes, enfin, qui, sur ce banc de pierre,
Écoutions dans la nuit exempte de tout bruit,
Tomber avec douceur la mollesse des fruits.

LE SOIR AUX MARTIGUES

Déjà le soir baignait de ses rayons sereins
Les toits roses, les blancs amandiers des jardins,
Les cyprès s'élevant dans un vieux cimetière,
Les murs étincelants faits de calcaire clair.
Nous voulûmes aller voir mourir les lumières
Dans les grands bois de pins qui dominent la mer.
Les roseaux scintillaient aux feux de la nature
Et, dans les enclos bleus, sous une lueur pure,
Fleurissaient les vergers qu'ils protègent du vent.
Maintenant nous montions dans le bois odorant
Et les rayons, dans les rameaux que l'heure dore,
Éclataient et mouraient et renaissaient encore
Et les troncs résineux s'élevaient dans le soir
Comme les grands piliers d'un temple déjà noir.
Alors, marchant en écartant les belles branches

Qui se fermaient après l'effort de tes mains blanches,
Ma sœur, tu me guidais vers le soir et la mer
Et, soudain, en sortant du grand bois calme et vert,
Et le ciel et la mer, dans notre âme éperdue,
Se répandaient et la splendeur de l'étendue.

Sur l'étang déployant son bassin sombre et frais
Revenaient lentement les beaux voiliers dorés,
Vers la ville ancienne aux toits roses de briques,
Dont le nom est si doux et si pur, ô Martigues !
Et le vent du printemps qui se levait parfois
Et traversait l'étang arrivait jusqu'au bois.
Une vapeur brillante enveloppait les toits.
Les cyprès s'élevaient des jardins remplis d'ombres.
Sur les contours des cours et des ruelles sombres,
Les angelus, sonnant au cœur des clochers d'or,
Se mêlaient aux rumeurs éteintes du vieux port.
Là-bas, brillaient les monts lointains de la Provence.
Les chèvres, près de nous, broutaient dans le silence.
Les rameaux des grands pins s'abaissaient sur ton front
Et je voyais tes yeux qui miraient l'horizon

Où le soleil frappait les roches des rivages.
De grands jets de lueurs déchiraient les nuages,
Rayonnaient sur la mer et le golfe brûlant,
Incendiaient les flots du port étincelant,
Baignaient de leur éclat les tartanes de pêche,
Vitrifiaient les eaux du canal sur la berge
Où les cyprès miraient la masse d'un bois noir.
Le soleil descendant au lointain, sur les terres,
A l'occident baigné par la splendeur du soir,
Faisait se révéler de brillants estuaires.
Là-bas, la nuit flottait déjà sur la moisson
Mais de grandes lueurs restaient à l'horizon.

Sœur dont l'âme est toujours vers le rêve inclinée,
Tu regardais au loin la Méditerranée,
Les reflets de la mer encore de vermeil,
Les bateaux qui, rentrant dans le dernier soleil,
Ouvraient dans l'eau, poussés par la brise odorante,
Des sillages moirés faits de clartés mourantes,
Les salines brillant dans les brouillards légers,

Les flots où se miraient encore les cyprès,
La ville s'endormant, les toits à peine roses
Où les derniers rayons sur les tours se reposent,
L'ombre sur les bassins et sur les vieux hôtels.
L'air était parfumé par les odeurs du sel.
Les champs rêvaient à cette heure mystérieuse,
La nuit baignait les mas de sa paix ténébreuse
Et la campagne bleue et les champs d'oliviers,
Et les aires d'argent et les bois de lauriers,
Mais, vers la mer, toujours se tournaient nos visages.
La clarté pâlissante entourait les rivages.
C'était alors le temps des longs jours de l'année.
Des reflets éclairaient la Méditerranée.
Les phares s'allumaient avec leurs feux tournants
Et nous restions perdus devant les éléments.
La nuit venait. Aux profondeurs occidentales
Toujours, sur la mer sombre, erraient des lueurs pâles.

O couchant, ô beauté de l'ombre et de la nuit,
Où nos jeunes esprits se sentirent unis.

Des horizons de neige aux champs de la Provence
Nous nous sommes compris dans le plus grand silence
Et nous restions pensifs devant cette beauté
Du monde qui dormait dans la sérénité
De la nuit où rêvait, entre les murs des golfes,
La mer aux eaux d'argent éclaboussant les roches.

Nous restions enfoncés dans les genêts en fleurs.
Les grands pins répandaient sur nos fronts leurs odeurs.
Parfois, dans le lointain, chantaient les flots sonores.
On n'entendait ni voix de porteuses d'amphores
Qui descendent, le soir, aux sources des vallons,
Ni roulement de chariots dans les bas-fonds,
Ni l'aboiement des chiens perdus dans la campagne.
Nous étions seuls sur le sommet de la montagne,
Les étoiles naissaient au ciel encore clair
Et le grand vent du large arrivait de la mer,
Ma sœur, et nous gardions encore le silence
Sentant, qu'autour de nous, une province immense
S'endormait, sous la paix protectrice des Dieux.

Nous étions caressés de vents mélodieux ;
Les astres s'allumaient dans les branches dorées,
Et, soudain, dans les bois, comme des voix sacrées,
Les chants du rossignol montèrent vers l'éther,
Tandis qu'au loin mourait la rumeur de la mer.

LA PLAINE ET L'ÉTÉ

L'ÉTÉ

INVOCATION

Été! mets dans mon cœur ta superbe lumière!
Que je sois comme le grand mur resplendissant
Et comme les beaux toits couleur de sang,
Dans l'air qui tremble sur la terre.

Mets dans mon cœur la sève des rosiers
Qui fleurissent le seuil sous le chant de l'abeille
Et répands dans ma chair ta force universelle
Et le rayonnement de tes brasiers,

Été! fais-moi fécond et beau comme les vignes
Dont les sillons en fleurs vont jusqu'à l'horizon,
De tous côtés, autour de la maison,
Sur la plaine, au pied des collines.

Fais mon esprit comme un grand blé vermeil
Et que, comme un faucheur dans les champs de l'idée,
Sur la terre que la lumière a fécondée
J'abatte la moisson dans le soleil.

Été! qui coules sur le pin et sur le cèdre,
Qui fais étinceler les eaux dans le bassin
Et qui luis dans les lauriers du jardin,
Grandis et soulève mon être.

Fais mes chants plus forts et plus purs.
Dans ma blanche maison où les portes sont closes
Que mes vers amoureux brûlent comme tes roses,
Comme tes champs et comme tes fruits mûrs.

Été, voici mon corps, que ta forte brûlure
Le délivre à jamais de son impureté
Et gonfle mon cœur de fécondité
Comme le cœur de la nature.

L'AUBE

Les grands magnolias ruissellent de rosée,
C'est le matin ; sur les pelouses pleines d'eau,
J'entends passer le vol rapide de la faux,
Sous les roses de la croisée.

C'est le cri du merle et le chant du rossignol.
Les tas de foin fument aux jeunes lumières,
Une vapeur légère enveloppe les cèdres
Dont les rameaux couvrent le sol.

Les eaux froides du puits coulent dans la rigole,
Elles vont arroser la terre du jardin.
Les fruits encore verts pendent dans le matin,
Aux lueurs rêveuses de l'aube.

Là-bas, de la campagne, arrivent les odeurs
De la terre mouillée que le journalier bêche,
Du foin, que les rateaux dispersent pour qu'il sèche,
Et de la vigne encore en fleurs.

Le vieux jardinier aiguise en chantant la lame
De la faux et la pierre, en passant sur l'acier,
Fait un bruit irritant. L'outil dans le soleil
Est comme une superbe flamme.

LE VIEUX JARDIN

Sur l'ancienne maison aux larges pigeonniers,
Les volets sont fermés et la rumeur des ruches
Sous les auvents de bois charme la solitude
Du seuil de pierre où monte un groupe de cyprès.

On voit dans le verger de jaunes grenadiers,
Dont les fruits entr'ouverts penchent sur les allées,
Des aloès et des murailles écroulées
Et des vases vernis et de noirs orangers.

Ce jardin autrefois orné de grands viviers,
De marbres s'élançant au-dessus des rosiers
Est maintenant couvert par les menthes sauvages.

Un vieux figuier s'élève auprès d'un ancien puits
Et, parfois, la fermière écartant le feuillage,
Un panier à la main, en recueille les fruits.

SOIRS DE JUIN

SOIRS DE JUIN

Les foins coupés embaument l'air crépusculaire ;
Les ombres lentement s'allongent sur les prés
Où, près des aulnes noirs, les gaves sont dorés
Par les éclats mourants d'une calme lumière.

La nuit ne peut venir aux derniers soirs de juin.
Des chars chargés de foin s'avancent sous les chênes,
Les femmes vont avec des cruches aux fontaines
Et, dans l'air de cristal, leurs voix sonnent au loin.

Sous l'azur parfumé par les odeurs des treilles,
Le rêve intérieur de mon âme est mêlé
Au mouvement sombre et sans fin des champs de blé,
Et, dans l'air obscurci, murmurent les abeilles.

Les vergers sont perdus dans un calme éternel,
Mais, au-dessus de l'ombre, un sommet dresse encore
Ses pics mystérieux dont le marbre se dore
D'un rayon de soleil dans les hauteurs du ciel.

La plaine et ses grands champs faits de vignes heureuses
Que barrent, vers le sud, les horizons neigeux
Sont encore baignés de vapeurs lumineuses.
Une flamme s'attarde aux flancs des coteaux bleus.

Les toits sont éclairés de reflets blonds et roses;
On ouvre les volets de bois de la maison,
Dont les murs sont ornés par des buissons de roses;
Les chambres recevront l'air frais de l'horizon.

Je vois passer, dans le couchant, vos chers visages.
Sur l'arbre magnifique, aux noirs rameaux brillants,
Parfumant l'air du soir humide d'arrosage,
S'ouvrent des fleurs sans tache aux beaux calices blancs.

Au bas du ciel s'attarde une lueur légère.
Et la lune brillant au-dessus des massifs,
Baigne déjà le jardin bleu de sa lumière
Qui nous enivre l'âme et nous laisse pensifs.

Le soir tombe; restons auprès de la rivière
Aux bois de peupliers humides et profonds
Dont les sommets tremblants montent dans la lumière
Quand les ombres du soir bleuissent les gazons.

D'ici l'on voit la plaine où les moissons rayonnent
Au loin, jusqu'aux sommets de neiges éclatants ;
Les faux d'azur et d'or couchent les blés brûlants
Qui sont plus clairs sous les rameaux qui nous couronnent.

Une saulaie, auprès de nous, brille. Un troupeau
De vaches, aux flancs roux, indolentes et belles,
Au fond du chemin creux, sombre et vibrant d'abeilles,
Descend ; son beuglement se prolonge sur l'eau.

Déjà leur corps est enfoncé dans l'eau courante
Qui se brise et chatoie et murmure à leurs flancs ;
La rivière s'endort dans l'ombre transparente.
Des nuages de feu restent aux cieux brûlants.

LE MATIN

LE MATIN

Les volets se sont élargis sous mes deux mains.
Le ciel est gris et doux. L'étoile du matin
Scintille. Les rameaux des tilleuls sont humides.
L'eau perle lentement sous les feuilles plaintives.
La lune paresseuse éclaire le fruitier.
Dans les ténèbres, on entend le jardinier,
Auprès de la fraîcheur massive des tonnelles,
Enfoncer dans la terre argileuse sa bêche.
Sous le ciel nuageux s'éveillent les odeurs
De la terre, du temps, de la pluie et des fleurs.
Les treilles du verger dorent l'ombre incertaine ;
L'eau coule entre les colonnes de la fontaine.
Les reflets de l'aurore ont doré le bassin
Sous les cèdres légers bleuis par le matin.

Sur les murs, où déjà les ombres se font claires,
Mêlée aux troncs noueux des vignes centenaires,
La glycine aux fleurs bleues entourant la maison
Laisse tomber des gouttes d'eau sur le balcon,
De ses grappes d'azur et de ses blonds feuillages
Entourés de vapeurs et d'abeilles sauvages.
Entends, toujours avec la même volupté,
Chanter les rossignols dans l'aurore d'été.

TES YEUX

Tes yeux sont à l'abri sous les rideaux. Repose
Dans ce grand lit où mes ancêtres ont dormi,
Un siècle. Ils dorment maintenant parmi les roses
Du cimetière doux comme un rire d'ami.
Dors dans la chambre fraîche, heureuse et matinale
Où si souvent j'ai vu, durant de chauds matins,
Le beau soleil jouer sur la tenture pâle
Et les arbres bercés au-dessus des jardins.
Les meubles anciens ont de doux parfums d'ambre.
Que de fois j'ai rêvé dans cette vieille chambre !
Les guêpes bourdonnaient sur les papiers à fleurs.
Les roses de l'été répandaient leurs odeurs.
J'y ai connu les jours de maladie amère,
Mais aussi la main caressante de ma Mère,

Les angelus lointains, les toits fumants et bleus.
Temps clair ; c'était septembre aux heures rayonnantes.
Tu ne sauras jamais tous mes rêves heureux.
Les raisins étaient frais à mes lèvres brûlantes.

LES FAUCHEURS

LES FAUCHEURS

I

Eté! Dans la fraîcheur limpide de l'aurore,
Balançant sur le ciel leurs grands corps et leurs poings,
Emportés par l'éclair de la faux dans les foins,
Marchent les noirs faucheurs que la lumière dore.

Les toits fument au fond de la prairie en fleurs.
Pour manger la moisson qui sera bientôt mûre,
Les pigeons, froissant l'air de leur nerveux murmure,
Passent sur les chapeaux rustiques des faucheurs.

Parfois l'un d'eux s'arrête et, saisissant la pierre,
Toujours humide au fond de la gaîne de bois,
D'un geste solennel promène plusieurs fois
Sa main sur l'acier renversé dans la lumière.

Comme la terre est belle au chaud matin de juin,
Quand le soleil fait resplendir les métairies
Et quand, partout, on voit, courbés sur les prairies,
Les tenaces faucheurs qui font tomber le foin.

Leur chemise brillant dans la clarté superbe
S'ouvre à demi, montrant leur grand torse en sueur.
Et leurs bras font toujours voler dans la chaleur
L'acier qui siffle en pénétrant au fond de l'herbe.

Dans la lumière aux larges flots étincelants,
Leur front dans l'ombre des chapeaux aux grandes ailes,
Les femmes ont porté, dans leurs bras, devant elles
Les soupières à fleur sous de beaux linges blancs.

Les travailleurs mangent la soupe sous un chêne.
Ils sont silencieux et graves, ayant faim.
Belle de la fraîcheur des eaux de la fontaine,
Une enfant va chercher une cruche de vin.

Les chiens couchés ouvrent leur gueule haletante.
Les cuillères de fer se plantent dans le pain;
Et la cruche de vin passe de main en main,
Et chacun rit à la boisson réjouissante.

Puis chaque travailleur s'adonne au lourd sommeil.
C'est l'heure où l'angelus sonne dans les villages,
Où les arbres lassés abaissent leurs feuillages,
Où les blancs colombiers brûlent dans le soleil.

Quand la sieste est finie,avec les grands rateaux,
Les femmes, dispersant les herbes sur la terre,
Lesexposent au grand éclat de la lumière.
Devant elles, toujours, marchent les larges faux.

III

Le crépuscule, au loin, a recouvert la terre.
L'odeur du foin grandit à l'approche des nuits;
Les faucheurs sont perdus dans l'ombre et c'est le bruit
De la faux dans les champs recouverts de mystère.

Les grands chars sont en marche; un homme à reculon
Guide les bœufs rentrant aux confuses lumières,
Sur les chemins où se soulève la poussière.
Dans le foin, sur le ciel, rit un bel enfant blond.

Les roses et les foins embaument dans les ombres.
Comme la nuit est belle après la fenaison!
Déjà la lampe a lui sur le seuil des maisons
Dans le village obscur aux toits roses et sombres.

SOUS-BOIS

SOUS-BOIS

Parfums puissants des bois, aromes toujours chers !
Pour celui dont le cœur de tristesse déborde,
Rien n'est doux en forêt comme un sentier désert,
Où l'on foule un terreau profond de feuilles mortes.

Une biche parfois, avec ses jeunes faons,
Descend près d'une source et, l'oreille attentive,
Effleure des naseaux la nappe du courant,
Puis plonge ses sabots dans le cœur de l'eau vive.

Une hache, au lointain, a longtemps labouré
Un chêne immense qui domine une clairière,
Le cœur est angoissé du silence sacré
Avant l'écroulement de l'arbre séculaire.

Lorsque les bois sont déjà pleins d'obscurité,
Quelle paix, quand, le soir, au milieu des bruyères,
Sous des trembles, des eaux reflètent la beauté
D'un ciel serein brillant encore de lumières.

Tes chaudes nuits, Été, sont belles en forêt!
Assis sur un rocher, sous les troncs clairs des hêtres,
J'aime quand, dans le ciel, monte un croissant doré,
Voir les eaux d'un étang luire dans les ténèbres.

LE FLEUVE

LE FLEUVE

Il est des sites que ma voix n'a pas chantés,
Car, bien souvent, devant la nature elle tremble
Comme devant tes eaux et tes bords enchantés,
Fleuve aux légers ramiers de saules et de trembles.

Dans l'ombre fraîche au pied escarpé des coteaux,
Les eaux du fleuve aux moires sombres et gelées
Frôlant, dans les vapeurs du matin, les roseaux
Par le ciel qui pâlit sont encore étoilées.

Sur les bateaux, aux lourdes perches amarrés,
Tirant sur leur outil d'un long geste inlassable,
Avec leurs torses nus par l'aurore éclairés,
Peinent, dans le levant, les grands pêcheurs de sable.

Les vergers arrosés font des clos de fraîcheur ;
Les cimes des coteaux ont de vermeilles lignes,
L'ombre est bleue et la terre est humide d'odeurs.
La rosée, en perlant, luit aux feuilles des vignes.

Les arbres ruisselants montent dans le matin.
Ils sont dans un air vierge et serein qui les dore,
Sur des pentes en fleurs de genets et de thyms,
Lorsque le rossignol lance son chant sonore.

Dans les brouillards légers la ville aux briques d'or,
Avec ses dômes et ses tours, ses clochers roses,
S'éveille, dans l'aurore, ô fleuve, sur ton bord,
Où tes eaux dans les quais de briques se reposent.

Et, du côté du sud, c'est l'immense horizon,
Les gorges et les pics d'azur des Pyrénées
Qui dominent la plaine bleue et la moisson
De ces glaciers lointains, Garonne, où tu es née.

Ce que j'ai de meilleur, Pays, je te le dois.
Beau fleuve lumineux et sorti de l'aurore,
Dans tes bois de ramiers, près des eaux, que de fois
J'écoutai dans le ciel tonner l'autan sonore !

LE SOMMEIL DANS LA VIGNE

LE SOMMEIL DANS LA VIGNE

La terre est sous le feu de midi ; les collines
Offrent au chaud soleil de la fin de l'été
Le domaine doré qui sera récolté
Avant qu'octobre et les nuits froides ne rougissent
Les vignobles du clos de pampres éclatants.
Les arbres arrosés à l'approche des nuits,
Grâce au travail du vieux jardinier vigilant,
Qui sait qu'il ne faut pas durcir le sol brûlant
En jetant l'eau durant la chaleur des journées,
Ont les rameaux courbés sous la lourdeur des fruits.
Bientôt, au cœur des grandes branches inclinées,
Les hommes lanceront les fruits mûrs aux cueilleuses.
Les poires pendent dans les ombres lumineuses ;
Les pommiers font des dômes noirs, les néfliers

Et les azeroliers d'argent et les figuiers
Et, le long des murs blancs, les muscats et les pampres
Sont inondés de la lumière de septembre !
Alors, tandis que le ciel brûle et qu'aux lointains
De la plaine éblouit la blancheur des chemins,
Je m'éloigne et je vais à l'ombre de la vigne
Dont les sillons brillent au pied de la colline.
Elle est comme un grand lac de lumière et de feu,
Sous la splendeur tremblante et chaude du ciel bleu.
Dans l'ombre, autour des raisins, chantent les abeilles.
Un rayon glisse et, par place, luisent les pierres.

Il y reste toujours un peu d'humidité,
Même sous la torpeur aride de l'été.
C'est là que mes deux mains autour du cou, ma tête
Reposant sur le lit incliné de la terre,
Mes yeux ouverts à ces merveilles et blessés
Des vibrantes clartés qui baignent ces fossés
Tour à tour d'or, de nuits, de lumières et d'ombres
Où éclatent de purs calcaires blancs et roses,
Sous les rameaux où tout le ciel jusqu'aux coteaux
Étincelle nu de nuages et d'oiseaux,

Et mon corps soudain mis au jour et ma poitrine
Et mon ventre baignés de lumière divine,
C'est là, que sur le sol, de la nuque au talon,
Tandis que, sous mes pieds, descend l'ardent sillon,
Tout mon front caressé par l'azur des feuillages,
Je regarde brûler la terre par les branches.

Sous les coteaux où l'air ruisselle en avalanche,
Ma maison est là-bas, demeure calme et blanche.
Elle est toute entourée par des champs de figuiers.
Devant le seuil, brûlent les flammes des lauriers.
Ils sont dans l'air d'été, comme dans des fumées
Et ce sont les gardiens des portes bien-aimées.
Les arbres toujours verts, les chênes et les pins
Montent dans l'azur lourd, sur les murs des jardins,
La pompe dresse, sur ses anciennes colonnes,
Sa voûte sombre et ses glycines en couronnes ;
L'air tremble, la chaux brûle et le mur resplendit
Voluptueusement au baiser de midi.
Les trous de briques sont pleins de ruches sauvages,
Et les abeilles chantent sur les noirs feuillages
Du vieux lierre qui court sous l'auvent du toit d'or.

On les entend du fond du calme corridor,
Et, si j'étais dans ma maison fraîche et fermée,
Couché dans mon grand lit plein d'ombre parfumée,
Par le charme subtil d'une lointaine odeur,
Je les écouterais chanter dans la chaleur
Et dans l'air enflammé sur les fleurs du parterre.
Les voix des serviteurs se sont tues et ma mère
S'est sans doute endormie au cœur des rideaux blancs.
Le soleil fait craquer les contrevents brûlants,
L'ombre est douce et l'on sent des briques arrosées
Monter une fraîcheur et l'azur des croisées
Sur le blanc carrelage allonge sa clarté.
Mais laissant la maison fraîche même en été,
Et pour m'enorgueillir d'un rêve solitaire
J'ai préféré dormir sur le cœur de la terre !

Les guêpes ont passé dans mes songes divins.
Je les force parfois à fuir avec mes mains
Loin de mes cheveux noirs sur mes tempes suantes.
Elles partent en brusques troupes frémissantes
Par des trous, vers le ciel immense de l'été.
Je n'entends plus alors que quelque fruit gâté

Qui tombe sur le sol durci, puis le silence
Inviolé s'étend sur la campagne ardente.
Les raisins pendent sur ma tête; et je m'endors
Seul être humain perdu dans la campagne d'or,
Non pourtant sans avoir, pour apaiser ma fièvre,
Fait glisser une pierre fraîche entre mes lèvres.

L'ombre est droite longtemps et l'ardeur du ciel bleu
Ravage les sillons de ses torrents de feu.
C'est là que j'ai donné mon corps triste et malade
Et si défait que mon âme même était lasse
D'espérer, au baiser éternel du soleil.
J'ai mis mon corps à nu sur le terrain vermeil.
Je me suis enfoncé dans la terre brûlante,
Je la baisais furieusement comme une amante
Belle et douce, et comme on ferait sentant la mort
Venir, avec des baisers amers où l'on mord
Cette gorge et ces chairs que l'on a tant aimées.
Mais la vie animait encor ma chair pâmée
Et, force obscure et surprenante, dans mon sang,
Je sentais rejaillir un espoir tout puissant.
Mes yeux se remplissaient des délices du monde.

Là-bas tout mon enclos était brillant de roses,
Et je voyais les murs, sous le ciel, éclatants,
Chargés de beaux raisins et de fruits mûrissants.

A dormir si longtemps dans les sillons des vignes,
A respirer l'air enflammé de ces collines,
Tout le rythme des champs a fait battre mon cœur,
Et je me suis senti fort comme un laboureur.
Pour un convalescent, comme est belle la vie!
Mes poings sont durs, je peux, s'il m'en prenait l'envie,
Les armer de cailloux pour chasser les oiseaux.
Je veux les employer à planter des poteaux,
A grands coups de maillet, dans la terre divine,
Et je veux m'en servir pour bêcher la colline,
Pour faire œuvre de paix, pour retourner la chair
De la terre, de l'aube humide où le ciel clair
Sent fondre en lui la lumière tendre des astres
Jusqu'à la nuit où ils brillent sur les campagnes.
Mes bras forts apprendront un jour à labourer
Les chaumes argileux sur le coteau sacré.
Mes jarrets sont puissants et je veux, en septembre,
Danser sur les raisins rouges et couleur d'ambre

Et broyer, sous mes pieds, la pressant tour à tour,
Une vendange mûre et chaude des beaux jours
Qui, tombant du pressoir dans la cuve odorante,
Va faire une liqueur qui deviendra bruyante.

Voici le soir, j'entends les appels de mes sœurs.
Mes membres assouplis sont baignés de sueurs;
Je me lève, je prends les raisins de la vigne ;
Leur suc voluptueux se fond dans ma poitrine.
Le jus des fruits mûris et remplis de soleil
Va pénétrer ma chair jusqu'aux pores vermeils.
Les grappes ont rougi mes doigts; une tempête
De soleil et de cris s'élève dans ma tête.
Mes regards enivrés s'emplissent du couchant,
Et, marchant dans le soir, par les vignes de sang,
J'arrive sur le seuil où m'accueille ma Mère
Dans les derniers rayons d'une pure lumière.

LES MONTAGNES

ODE AUX MONTAGNES

ODE AUX MONTAGNES

I

O Monts, vous rayonnez au fond des vastes plaines
Avec vos pics d'azur où scintille un glacier
Et le faucheur passant sa pierre sur l'acier
Vous contemple, un moment, devant ses granges pleines.

Je vous revois, ô Pics, pleins de sérénité.
Dans les herbes des champs, à pleins bords, les rivières
Roulent des eaux étincelantes de lumières,
Sous les arbres en fleurs aux premiers mois d'été.

Dans les blés agités par le vent, les villages
Ont de beaux toits luisants. Les champs sont pleins d'odeurs.
Dans les grilles de bois montent les lys en fleurs,
Le soleil sèche l'eau dans les jeunes feuillages.

Au-dessus des épis, avec ses longs rameaux,
La vigne se balance au souffle de l'espace
Et promène sur l'horizon d'or et de glace
Ses ceps en fleurs pendus aux branches des ormeaux.

Au delà des près chauds, sous la torpeur des arbres,
Dans les vannes de bois chante le bruit des eaux.
Les beaux enfants pieds nus courent dans les ruisseaux,
Voici dans le soleil luire les pics de marbres.

Refaites-moi plus fort. Voyez, je suis venu
Brisé par les cites vers vos sites sublimes
Et que je sois purifié par l'air des cimes,
Puisque j'arrive à vous comme un fils faible et nu.

II

Dans la maison sous le feuillage ensevelie,
Dans les murs de granit aux pieds ornés de lys,
Je veux me délivrer dans un puissant oubli
De tout ce qui m'oppresse et de ce qui me lie.

Devant les horizons, devant l'immensité,
La maison est debout sur les larges terrasses.
Il faut que ma douleur et que mes maux s'effacent
Et que je sois plus grand de ma sérénité.

Mes hôtes m'ont conduit dans les chambres immenses
Où les meubles anciens exhalent des parfums.
Ici planent les souvenirs de leurs défunts,
Et le bruit du torrent monte dans le silence.

Dans le jardin voici la table de granit
Où je travaillerai dans un profond mystère,
En écoutant tomber les pommes sur la terre
Et chanter la fontaine au murmure infini.

— « Voici les lys, voici les sorbiers et les roses. »
Ils m'ont dit : « Voulez-vous être un peu notre enfant?
Vous verrez en marchant dans les bois odorants
Comme l'air des sommets fait des métamorphoses. »

C'était le soir et la montagne s'endormait.
— « Avec vous, je boirai le lait crémeux des chèvres,
Mais les mots consolants qui tombent de vos lèvres
Sont un baume aussi pur que l'air de vos sommets. »

III

Dans l'ombre des pommiers aux fruits courbant les branches
Qui viennent jusqu'au sol où je suis étendu,
Dans les herbes des prés où mon corps est perdu,
Je vois luire les murs scintillants de chaux blanche.

Je vois au cœur de l'ombre, en un trou de soleil,
Jaillir l'eau de la source aux belles transparences.
J'entends dans le matin et dans le pur silence
Sa rumeur monotone invitant au sommeil.

Mes yeux se sont fermés et je sens mes artères
Battre plus puissamment dans l'air frais des sommets.
Un bruit immense et doux monte des foins épais,
Je me sens pénétré des forces de la terre.

Parfois des chants au loin s'élèvent du ravin.
Sans doute les faucheurs qui moissonnent les seigles...
Puis la voix du torrent, puis le chant des abeilles
Qui volent sous les arbres bleus dans le matin.

On aiguise une faux un moment dans la combe.
Les chars pesants doivent rentrer sur le chemin;
Les fruits dorés, sous la secousse d'une main,
Croulent avec le bruit de la grêle qui tombe.

Comme le monde est beau quand j'entr'ouvre les yeux!
Autour des pommiers noirs l'ombre s'est raccourcie
Là-bas, par les prés clairs et par une éclaircie
Je vois les grands sommets qui montent vers les cieux.

IV

Dans le jardin muet l'ombre est silencieuse.
Quand la nuit est venue et règne sur les monts,
Je vais seul, à l'écart, sous les arbres profonds,
Pour remplir de beauté mon âme religieuse.

Par les réseaux épais des branches des pommiers,
Je vois les astres luire au ciel immense et tendre.
Autour de moi, les lys embaument le silence.
Les poires, par instant, tombent dans les fruitiers.

La rumeur du torrent monte dans la vallée.
Recueillement des nuits. Plus rien n'arrête alors
Notre âme qui s'épanouit sans un effort
Sous la sombre beauté de la nuit étoilée.

Maintenant les volets claquent sur la maison.
Je suis seul au jardin où m'ont laissé mes hôtes.
Je sens mon cœur meilleur et mon âme plus haute
Et cette nuit sublime entretient ma raison.

Combien de fois, notre âme est-elle face à face,
Combien de fois l'esprit sur lui-même arrêté,
Peut-il se redresser et voir la vérité
Si ce n'est dans ces nuits de silence et de grâce?

Je sens autour de moi les monts pleins de grandeur,
O glaciers endormis, torrent et sapinière,
Et je passe la nuit sur la table de pierre,
Dans la contemplation qui fait l'homme meilleur.

V

Quand les pics de granit sont rougis par l'aurore,
Tandis que les brouillards flottent sur les ravins,
Mon cœur libre battant d'un grand orgueil humain,
Je frappe le sol dur de mon bâton sonore.

Je regarde mourir les astres lentement.
C'est l'heure où les troupeaux vont à la voix des pâtres
Et sortent en bêlant des parcs de bois bleuâtres.
Les pics diamantés ont des rayonnements.

Les sarrasins, dans le granit qui les protège,
Les seigles et les blés penchent sur le chemin,
Récoltes que l'on cueille à l'automne ; au lointain,
S'ouvrent les gorges bleues aux couronnes de neige.

Je vois luire, là-bas, de beaux villages blancs
Dans la vallée obscure où le torrent serpente,
Mais de brusques lueurs roulent de pente en pente
Par les prés et les bois et les rocs scintillants.

Les troupeaux de brebis restent auprès des sources.
Dans leurs capes, les grands bergers noirs et vermeils
Regardent, sur les monts, se lever le soleil
Et chantent lentement d'une voix grave et douce.

Ils soufflent longuement dans leur corne et l'écho
Comme un tonnerre retentit de cime en cime,
Puis la rumeur s'éteint et meurt dans un abîme
Et l'air vierge retourne à son léger repos.

VI

J'ai gravi le sommet, l'âme ardente et sereine,
Comme le jour torride et brûlant de l'été,
Pour voir les pays bleus, pour voir l'immensité
Et les fleuves brillant dans la vapeur des plaines.

Lacs miroitants, pics lumineux, lointains sommets,
Plateaux roses et bleus, monts fleuris de bruyères,
Bois sombres sous des flots aveuglants de lumières,
Vous êtes la splendeur de mon âme à jamais!

Tout mon cœur est rempli de vos beautés sublimes.
Mes yeux vont sur la mer sans fin de l'horizon,
Et, porté par l'éclair de la contemplation,
Mon esprit maintenant plane sur les abîmes.

Glaciers, pics désolés, sites d'éternité,
Champs immenses où l'âme est plus grave et plus pure,
Sommets silencieux, éternelle nature,
Vous montez devant moi comme la vérité.

Les eaux dorment au pied des crêtes magnifiques.
Un esprit éternel habite ces hauts lieux.
S'il me fallait mourir je rendrais grâce aux Dieux
Et ce seul souvenir rendrait mon cœur lyrique.

Monts dressés sur l'azur et jusqu'à l'infini
Maintenant que la vie et le destin m'assiègent,
Je serai comme vous, sommets brillants de neige,
J'aurai la volonté de vos pics de granit.

LA SAPINIÈRE

LA SAPINIÈRE

Pour remplir mes poumons de ta force, ô Nature,
Tandis que le levant éclairait les sommets
Et qu'auprès du torrent le village dormait,
J'ai gravi le sentier sous la forêt obscure.

Les bois silencieux rêvaient dans le matin.
L'eau ruisselait des branches frêles des fougères.
Les hêtres s'éclairaient dans les brumes légères.
Soudain un chant d'oiseau montait dans le ravin.

Parfois les grands rameaux s'abaissant jusqu'à terre,
J'entrais dans les buissons, heureux de déchirer
Ma poitrine et mes bras au milieu du fourré
Et de voir luire une eau courante et solitaire.

Sous les arbres puissants, dans le jour sombre et frais,
Où la source naissait, glacée et cristalline,
Les fraises embaumaient, de leur odeur divine,
Le carré de pelouse enclos dans la forêt.

Les hêtres déployaient leur grand feuillage sombre
Sur les fûts délicats et massifs des troncs blancs.
Descendant du ciel bleu, des lumières d'argent
Filtraient de branche en branche et scintillaient dans l'ombre.

Comme un temple profond où de calmes piliers
S'élèvent, droits et beaux, dans un sombre mystère,
Les immenses sapins surgissaient de la terre.
Tous mes désirs humains me semblaient oubliés.

Là régnait sous la voûte fraîche des ramures,
Où ne filtrait pas même un rayon de l'été,
Un silence absolu rempli d'éternité.
Dans toi, je me perdrais, ô féconde nature.

Dans l'air léger flottaient de souverains arômes
Qui faisaient respirer mes poumons librement
Et je sentais en moi grandir éperdument
L'orgueil de marcher seul, dans les monts, loin des hommes

Ici n'arrivait plus la rumeur du torrent.
Parfois, dans les bas-fonds, par des trous de nuages
Je voyais scintiller les murs blancs des villages
De plus en plus petits avec l'éloignement.

Face à face, éperdu devant les monts sublimes,
Au-dessus des ravins sans torrents et sans voix
Où, de tous les côtés,descendaient les grands bois,
L'ivresse me tenait debout sur les abîmes.

LES MONTAGNARDS

LES MOISSONNEURS

Dans le matin limpide où brillent les rochers,
Sur les pentes à pic qui donnent le vertige,
Les grandes faux dont l'éclair vole dans les tiges,
Abattent le blé mûr dont les champs sont jonchés.

Ceinture pourpre, veste à bas, chemise blanche,
Sous l'ombre des bérets, leurs durs regards ardents
Suivent l'acier tombant dans le méteil brûlant
Qui croule, devant eux, comme des avalanches.

Leur front jaune barré par des foulards de sang,
Les femmes, derrière eux, avancent patiemment,
Prennent les pailles et les lient en belles gerbes.

Un moissonneur lève une cruche dans sa main
Et, tandis qu'au soleil brûlent les monts superbes,
Dans sa bouche, il reçoit un long filet de vin.

LES BERGERS

Le monde sort de l'ombre et, sur les grands plateaux
Où les vents de la nuit passent sur les pelouses,
Les bruyères en fleurs et les champs d'herbes rousses,
C'est, dans l'aube, l'obscur mouvement des troupeaux.

Les glaciers au lointain s'érigent de la nuit.
Les hauts pics de granit s'allument dans l'aurore.
La ligne des sommets encore bleus se dore.
L'étoile du matin est la seule qui luit.

Dans les gorges d'azur fument les sapinières
Qui se dévoilent aux naissances des lumières.
Parfois des bêlements, puis le vent éternel..

Les troupeaux de brebis, sur les gazons bleuâtres,
Poussés par de grands chiens, viennent manger du sel,
Dans des tables de roc sous le regard des pâtres.

LES MULETIERS

Les monts dressent leurs rayonnants pics de calcaire.
Harnachés brillamment de cuirs roses et bleus,
Les mulets font, sous leurs sabots, jaillir des feux,
Dans les ruelles, sous les toits d'ardoise claire.

Surgis dans la clarté, sauvages et nerveux,
Leurs fronts osseux bandés de foulards écarlates,
Avec leurs yeux profonds où des flammes éclatent,
Les espagnols ont fait claquer leur nerf de bœuf.

Sous son auvent où la lumière est ténébreuse,
Le tisserand, dans sa trame mystérieuse,
Laisse sa main errer au cœur des fils vermeils.

Sur la place où le jet de la fontaine brille,
Les femmes aux habits dévorés de soleil,
Déposent en riant de grands vases de cuivre.

LES FROMAGERS

Les immenses glaciers naissent à l'horizon.
C'est encore la nuit sur les herbes glacées.
Dans les grands parcs de bois les brebis sont pressées;
On dirait de la neige auprès de la maison.

Les puissants aboiements des chiens saluent l'aurore.
Dans l'ombre, les bergers, dont on entend les voix,
Tirent le lait crémeux dans des jattes de bois.
Parfois l'air retentit d'une corne sonore.

Le seuil de la cabane est rouge comme un four,
Car les hommes debout, avant l'heure du jour,
Précipitent le lait dans des chaudrons de bronze.

La montagne apparaît, et c'est tout un printemps;
Des champs d'œillets, d'iris, d'arnicas et de roses
Brillant sur les ravins où dorment des étangs.

LES BUCHERONS

C'est l'éternelle vie et l'éternelle mort.
Les immenses sapins battus par les tourmentes
Dressent, dans le matin, aux lumières brillantes
Leurs troncs brisés d'où coule une résine d'or.

Sous les fougères aux nervures délicates
Où la mousse a couvert des tables de rochers,
Les paisibles miroirs des sources sont cachés,
Dans des bassins polis de marbres et d'agates.

Parfois, dans la clairière, on voit briller les monts.
Une hache, au lointain, avec ses coups profonds,
Rompt le silence qui remplit la sapinière.

Dans une chute où ses rameaux se sont broyés,
Le sapin, en croulant, fait un bruit de tonnerre,
Qui meurt sur l'herbe où luit le corail des fraisiers.

LE TUEUR D'AIGLES

L'aigle, qui tournoyait s'abat sur les brebis
Et les troupeaux au battement géant des ailes
Sentent planer l'angoisse et les ombres mortelles.
Le berger qui surgit lance un coin de granit.

Il est jeune et puissant comme un lutteur antique,
Et, battu par le vol du grand oiseau nerveux,
Il est debout et sur le dur cou musculeux
Il fait tomber l'éclair rapide de sa pique.

La lutte est longue ; enfin l'aigle immense est dompté
Et le pâtre vainqueur au torse ensanglanté
Finit par ligoter les ailes palpitantes.

Le soir grandit; il redescent dans le ravin,
Portant péniblement la bête encor vivante,
Mais rayonnant et beau d'un sourire divin.

LE VOYAGE A PIED

LE VOYAGE A PIED

I

Je te revois, Pays harmonieux et cher,
Avec tes bois, tes grands vergers, tes eaux courantes,
Tes villages perdus dans les forêts des pentes
Et tes sommets dressant leurs pics de marbre clair.

Août brûle et sur les champs s'étend le grand ciel bleu.
Les moissonneurs sont dispersés au cœur des seigles;
Péniblement, dans la chaleur, les pauvres vieilles
Lient les gerbes de paille avec leurs doigts caleux.

Le fleuve, dans son lit de cailloux transparents,
File, profond et vert, sous les branches des chênes;
On voit, sous les rochers que le flot trouble à peine,
Les truites aux éclairs d'azur, d'or et d'argent.

Entre les murs de pierre blanche des fruitiers,
Où sous le poids des fruits les lourds rameaux retombent,
L'herbe abondante et bleue est couverte de pommes.
Le soleil glisse et fait briller les prés mouillés.

Les églises ont des clochers peints à la chaux.
Dans les jardins silencieux des presbytères,
Une vierge écaillée et blanche est en prière.
On entend roucouler des pigeons dans l'air chaud.

Parfois, dans les maïs et les seigles ardents,
Apparaissent les murs des pauvres cimetières;
Des médaillons jaunis ornent les croix de pierre,
Mais l'enclos est couvert par les roses des champs.

Avec leurs yeux sanglants et leurs traits convulsés,
Les Christs faits par des ouvriers venus d'Espagne
Ouvrent leurs bras sur des horizons de montagne.
Le sang noir et caillé coule des flancs blessés.

II

Les villages aux escaliers crépis de blanc,
Avec leurs toits superposés, leurs maisons peintes,
Sont toujours traversés par l'éternelle plainte
Mélancolique qui s'élève du torrent.

De géraniums en fleurs les logis sont ornés.
Les façades ont des balcons construits en planches
Où les vieilles s'assoient à l'ombre, le dimanche,
Avec des chapelets dans leurs doigts décharnés.

Sous les larges auvents, à l'abri du grand jour,
Les ruelles sont caillouteuses et dorées ;
On voit dans les maisons brusquement éclairées,
Une femme poser la pâte dans le four.

Brandissant, dans ses bras nerveux, le lourd marteau
Qu'il balance, un moment, au-dessus de sa tête,
Sur l'enclume sonore où le feu se reflète
Le forgeron fait crépiter le métal chaud.

Les murs d'auberge sont ornés de chapelets.
Les salles basses, aux poutrelles enfumées,
Par des bouquets de lys sont toutes parfumées.
Sur les faïences, le jour tombe des volets.

Une servante au rire encor presque enfantin
Verse, de ses doigts blancs, le vin qui désaltère ;
Mais le chemineau las qui regarde son verre,
Reste, les yeux perdus et le front dans sa main.

Un long bourdonnement sort des ruches de bois.
Remplis d'asters en fleurs, sous les branches de vignes,
On voit, près des maisons, de beaux jardins humides.
Les sombres framboisiers garnissent les parois.

Auprès des châtaigniers, sur le bord des torrents,
Les scieries animées par des chutes grondantes,
Découpent les sapins en planches odorantes.
L'acier fait constamment des éclairs bleus et blancs.

Les vieux goîtreux aux voyageurs tendent la main,
Et les vieilles en pleur que la misère voûte;
Les enfants jouent dans la poussière de la route;
Les grelots des mulets sonnent sur le chemin.

III

Les moissonneurs rentrent avec leurs grandes faux,
Et, dans les ombres du couchant, les jeunes filles,
Leur beau front couronné par des vases d'argile,
Aux sources des bas-fonds viennent puiser de l'eau.

On allume la lampe en cuivre d'autrefois,
Sa lueur fait briller l'indienne des alcôves;
Dans les chaudrons luisent de brusques éclairs fauves.
Les vieilles chauffent leurs mains d'or aux feux de bois.

Une vapeur de jour reste encor sur les toits.
Berçant son nouveau-né sur les marches de pierre,
Une jeune épousée, aux beaux yeux de lumière,
Chante des airs anciens avec sa jeune voix.

Tout bruit cesse; on n'entend que le chant du torrent.
Le vent du soir est doux comme une tiède haleine;
Les bois sont entourés par une ombre sereine,
Les glaciers sont perdus dans l'azur transparent.

J'aspire l'air du soir et les parfums profonds.
Je regarde un sommet entouré de nuages.
J'entends le bruit des eaux tombant dans les barrages
Et les grelots lointains des troupeaux sur les monts.

VALLÉE D'AURE

VALLÉE D'AURE

A Henri Rachou.

Le soir vient ; les sommets sont éclairés encore
Ainsi que les glaciers qu'un dernier rayon dore ;
Mais, aux pieds des forêts, déjà l'ombre s'étend.
Sérénité du soir paisible ; l'on entend
Les cloches des troupeaux descendant aux villages.
Sur le ciel qui pâlit planent de beaux nuages ;
Les astres naissent et scintillent sur les monts ;
Tout s'enveloppe d'ombre et de calme profonds.
Pour vivre de pareils moments d'immense joie,
L'homme peut supporter la douleur qui le ploie
Et, fier de se sentir égal à la beauté
Du monde qu'il comprend, à la sérénité

De la nuit qui descend au pied des grandes cimes,
Tandis que son cœur bat d'émotions sublimes,
Il peut, heureux et fier, contempler son destin;
Car, en lui-même alors grandit l'être divin.
O soirs, ô monts, je sens mon âme, à jamais pure.
Ce qui restait en moi d'une tristesse obscure
Disparaît et mon cœur en est vivifié
Comme les pics sont par le soir purifiés.
Les rivières d'argent ténébreuses et fraîches
Rêvent sous les rameaux des branches qui s'abaissent,
Les angelus, de tous côtés, à l'infini,
Se répondent dans l'ombre et les monts de granit,
Au-dessus des forêts qui noircissent les pentes,
S'élèvent dans l'éther de la nuit transparente.

LES CŒURS UNIS

CHANT D'AMITIÉ

CHANT D'AMITIÉ

A Emmanuel Delbousquet.

I

Souviens-toi, mon ami, de ces soirs magnifiques !
Nous marchions sur les quais ; nos rêves anxieux
Ivres d'espace, allaient dans la pourpre des cieux
Dont la splendeur couvrait les hauts clochers de briques.

Les arches des grands ponts s'élançaient sur les eaux ;
Sur le fleuve rentraient les longues barques plates ;
Dans le couchant noyé de vapeurs écarlates
Brillaient les toits ardents des sombres hôpitaux.

Une rumeur venait de la ville dorée ;
Les cloches résonnaient sur le toit d'un couvent ;
L'air sonore annonçait le lever de l'autan ;
Les bruits des trains montaient dans la chaude soirée.

Tes yeux ardents fixés au ciel occidental
Brûlaient des feux qui consumaient ton corps fragile
Souffrant entre les murs de briques de la ville,
Loin des forêts de pins de ton pays natal.

Sans cesse tu pleurais ton rêve solitaire.
Cœur trop haut et captif dans l'ardente cité,
Tu ne savais pas voir encore sa beauté ;
Toujours vivait en toi le désir de la terre.

Tu regrettais tes champs et ton pays amer,
La voix toujours naissante et toujours fugitive
Des grands vents éternels sur la lande plaintive
Et le bruit sourd qu'à l'équinoxe y fait la mer.

Même aux beaux jours ton âme était inapaisée.
Auprès des parapets de briques, déjà noirs,
Rendus silencieux, nous admirions le soir
Dont le rayonnement exaltait ta pensée.

La brise délivrait l'espace des vapeurs
Et, vers le sud, alors, dans les lueurs mourantes,
Les pics apparaissaient et leurs neiges brillantes
Étaient pures, dans le couchant, comme nos cœurs.

II

Pourtant la paix des jours revenait sur la terre;
Les guêpes s'éveillaient dans l'ombre du matin
Et le laurier humide en un coin du jardin
Naissait à la jeune lumière.

Saint-Sernin élevait son clocher sur l'azur.
Le verger bruissait; on voyait les fleurs blanches
Sous un souffle de vent se détacher des branches
Dans le jardin enclos de murs.

Tes poèmes étaient brûlants de volupté.
L'ombre douce flottait sous les auvents de briques.
Juillet montait aux cieux profonds et magnifiques
Baignant la terre de clarté.

Tu contemplais les mois passés. Déjà septembre
Mûrissait les raisins sur les murs lumineux ;
Leurs beaux grains éclairés par les rayons de feu
Transparaissaient comme de l'ambre.

Tu regardais avec amour les beaux fruits roux
Qui brillaient dans l'éclat de la chaude soirée
Et ta femme allaitant sous la vigne dorée
Un bel enfant sur ses genoux.

III

J'avais vu ton pays, tes landes et tes bois.
Je voulais te montrer ma maison grave et vieille
Où le clair souvenir de l'enfance sommeille
Avec tous les parfums des roses d'autrefois.

Tu vins et tu connus ma demeure chérie.
Les fruitiers embaumaient; une odeur de parloir
Flottait dans le salon et dans le long couloir;
Nous restions enfermés dans notre rêverie.

Tu me disais des vers par ta vie inspirés.
Dans le jardin bleui par les claires gelées,
Les pins se déployaient aux voûtes étoilées.
Ma mère entrait avec la lampe aux feux dorés.

Tu reviendras. Nous relirons les grands poètes,
Quand la maison s'endort dans la paix de la nuit.
La voie lactée, sur les grands arbres, aura lui,
Et l'ombre des rameaux s'étendra sur nos têtes.

Le front de mon épouse ayant touché mon front,
Nos méditations, ami, seront pareilles ;
Nous songerons, assis auprès de la corbeille
Et l'eau retombera des fleurs sur le gazon.

Ayant aidé ma Mère aux soins de la demeure,
Son cœur sera léger comme la nuit d'été
Et son corps s'inclinant avec sérénité,
Battra contre le mien, dans la douceur de l'heure.

LES CŒURS UNIS

ii

LES CŒURS UNIS

I

Descendant l'escalier, au-dessous du jardin,
Les servantes portant des cruches à la main,
Mirent déjà dans l'eau paisible leur visage;
La source qui noircit est rose d'un nuage
Qui plane, dans le ciel, au-dessus des coteaux.
C'est l'instant plein de charme où rentrent les troupeaux
Dans la vapeur dorée où le berger les mène
Sur le chemin poudreux dominant la fontaine.
Le soir est grave et pur, les tranquilles ormeaux

Ont des insectes, tout autour de leurs rameaux.
Au bas de l'escalier où la source abondante
Remplit, en bouillonnant, une auge débordante,
C'est, d'instant en instant, plus d'ombre et plus de paix,
Et, dans le grand silence où la terre se tait,
On entend près du lierre en fleur, le bruit des ruches,
Les remous du bassin où s'enfoncent les cruches,
L'eau ruisselant des stalactites sur le sol,
Le frisson d'un martin-pêcheur prenant son vol,
Et le chant alterné des languedociennes.
Les femmes ont versé les cruches par trop pleines;
Elles les mettent sur leur front et d'une main
Les tiennent en montant l'escalier du jardin.
Elles sortent de l'ombre et de fines poussières
S'élèvent sous leurs pas entourés de lumières.
Elles montent alors vers la belle maison
Où la table est dressée au milieu du gazon.

II

Une femme est debout sur le seuil, elle admire
Les servantes portant, avec un doux sourire,
Pour le repas du soir, les cruches pleines d'eau.
Elle aime les nuages d'or sur cette plaine,
Les ombres s'allongeant dans les creux du coteau,
Et les derniers éclats de la neige lointaine.
Elle aime la maison sous les ombrages bleus.
Son visage est encor jeune, mais ses cheveux
Seront bientôt d'argent. A sa main blanche et belle
Reluit l'anneau témoin de son amour fidèle.

Quand, au ciel blanchissant, l'étoile du matin
S'efface, quand un angélus sonne au lointain

Et quand les coqs déchirent l'air d'un cri sonore,
Elle voit s'éveiller les terres dans l'aurore.
Un vent léger s'élève et froisse la moisson,
Les bois, sur les coteaux, ont des formes voilées,
Mais un rayon déjà glissant de l'horizon,
Sur les collines qui dominent les vallées
Vient éclairer les champs où les vignes mouillées
Laissent tomber des gouttes d'eau dans les sillons.
Dans sa robe de deuil que le premier jour dore,
Elle admire le ciel et contemple l'aurore.

Déjà les conducteurs mènent les lourds chevaux
Dans la lumière fraîche, et partout les travaux
Qu'on fait au mois de juin commencent dans les vignes.
Les laboureurs vermeils et noirs marchent en lignes
Eventrant le terrain sous les grands socs d'argent
Et guidant les chevaux d'un long geste prudent,
Car la vigne est en fleur. La combe est apparue,
D'un rayon de soleil brusquement parcourue
Et la terre qu'a fait brillante la charrue
Exhale des odeurs dans le matin d'été.

Elle dit à chacun des mots pleins de sagesse
Et tous sachant qu'ils sont empreints de vérité,
Le cœur plein du parfum que son regard y laisse,
Reprennent le sillon plus droit dans la clarté.

Dans les creux de colline où la moisson murmure
Se creuse et se redresse au loin comme la mer,
Elle compte, quand la récolte sera mûre,
Combien de sacs de blé rempliront le grenier,
Et, fière d'avoir fait, dans cette solitude,
Fructifier la terre avec sa volonté,
Elle sait que son fils qui se livre à l'étude
Peut faire son labeur avec sérénité.

Son cœur est comme un champ qui porte une moisson.
Quand l'automne est venu, avec son ciel profond,
Mouvementé, pluvieux, déchiré de lumière,
Elle laisse monter au ciel une prière
Lorsque le noir semeur, marchant à l'horizon,
Fait son geste sacré dans le dernier rayon

Dont le soleil couchant dore les champs humides.
Décembre, aux jours de glace, a de beaux cieux limpides.
Jusqu'à Noël ce sont les travaux dans les chais ;
On met le vin nouveau dans les tonneaux méchés.
En janvier les parfums remplissent la demeure
Encore, lorsque l'on entr'ouvre les fruitiers
Où les raisins parfois doivent être triés.
Février et son ciel gelé, fin et lucide,
Est pour les amandiers une époque perfide.
Il faut tailler la vigne et lier les sarments.
C'est l'époque de la bourrasque et des grands vents.
Les blés jeunes sont beaux après une éclaircie
Sous l'arc-en-ciel brillant dans la nue obscurcie.
Et puis c'est le printemps parfumé de tilleul ;
Les roses de nouveau fleurissent sur le seuil.
Tous les jours, elle veille aux travaux de la terre,
L'été luit sur les champs inondés de lumière.
Les raisins sont en fleur ; bientôt c'est la moisson.
Août brûle, et le mois de septembre aux grappes mûres,
Plein du chant des ruchers qui, tout le jour, murmurent
Sur les murs laiteux et brillants de la maison,
Est un beau mois ardent de rires et de cris.
Les grands chais entr'ouverts sonnent de mille bruits.

La vendange est pour tous comme une ardente fête
Où chaque homme se sent une âme de poète.

III

Dans le grand cabinet aux murs garnis de livres,
S'ouvrant sur les coteaux de vignes et de blés,
Que le vent du matin creuse et fait onduler
Ses regards de clartés souveraines s'enivrent,
Et, franchissant les pins entourant la maison,
Parcourent l'étendue où brillent les rivières,
Les pays caressés d'ombres et de lumières
Et les glaciers lointains qui ferment l'horizon.
Son esprit s'agrandit en contemplant la terre.
Il voit les moissonneurs qui couchent le froment,
D'un geste large et fort, dans l'azur transparent,
Ou qui, plus loin, dressent les chaudes meules claires.
Les travailleurs sont chers aux penseurs solitaires
Qui dressent frémissant des voix de l'univers
Leurs méditations dans la gerbe des vers.

Cependant, tout le jour, dans sa belle pensée,
Une femme aux yeux purs, au beau rire, est passée.
Tantôt il l'accompagne au milieu des moissons,
Sur la colline aux pins, voir les bleus horizons.
Tantôt assise auprès des roses, elle rêve,
Puis tressaille, se tourne et lui donne sa lèvre,
Ou bien, avec sa douce voix, un soir d'hiver,
Près de l'âtre elle lit dans un livre de vers,
Et plus tard, dans la nuit glaçant au loin la terre,
Elle joue un chant fait de rêve et de mystère...
Et puis ce sont des soirs d'un amour chaste et fort...
Dans le soleil, les enfants courent sous les branches,
Et la race est vivante ; il ne craint plus la mort.

IV

Devant le seuil, sous les couronnes de glycines,
Le soir, lorsque les derniers chants des moissonneurs
Se sont tus sur la plaine bleue et les collines,

La table unit la mère et le fils. Sur les fleurs
Comme des diamants luit l'eau de l'arrosage.
La lampe s'allumant éclaire le feuillage.
À l'occident s'attarde une vague lueur.
Une à une, au lointain, brillent les métairies ;
Et, l'étoile du soir montant sur les prairies,
Les chars, sur les chemins, rentrent avec lenteur.

— « O Mère, vois, dit-il, comme la nuit est belle.
Les coteaux sont perdus dans l'ombre solennelle.
Jamais le chant de l'eau plein de sonorité
Ne m'a paru plus pur durant les nuits d'été. »

— « Fils, dit-elle, aujourd'hui l'on a trié les pêches
Qu'on portera demain, à l'aurore, au marché,
Dans des corbeilles d'or, toutes roses et fraîches,
Et l'ombre était dorée où je les arrangeai
Sur des feuilles en pyramides veloutées
Et je n'en ai trouvé que bien peu de gâtées.

Les abeilles volaient sur les paniers de fruits.
Les volets entr'ouverts, j'entendais tous les bruits
De la campagne alors, dans la chaude soirée,
Tout au fond de l'immensité blonde et dorée,
Où les faucheurs lancent la faux dans la moisson,
J'ai vu se dévoiler, soudain, vers l'Ariège,
Les Pyrénées au loin bleues et blanches de neige
Et j'ai béni la vie. »

— « O ma mère, ô raison
Vivante à qui tout obéit dans la maison,
Ce soir, puisqu'un désir traverse ma pensée,
Et si grand que mon âme en resterait blessée
Si je ne pouvais pas maintenant l'accomplir,
Écoute, le cœur calme et serein, ce désir.
Mère pour qui mon cœur doit être un cristal : « J'aime. »

— « O Fils, parle, vois-tu, mon cœur plein de douleur
Croit éclater en entendant ce mot : « tu aimes, »
Mais c'est la vie, enfant, fais éclater ce cœur.
Il fallait bien que ces mots sortent de tes lèvres.

Les mères sont toujours captives de leurs rêves.
Mais j'espérais pourtant un désir plus tardif.
Je n'ai pas su comprendre en te voyant pensif,
Car le fils pour sa mère est toujours cet enfant
Qu'elle berçait jadis, dans ses bras, en chantant;
Mais je pleure. Je ne peux pas parler. J'écoute
Ce que tu dis. »

— « Mère, il est près de notre route
A mi-côte, tu sais, une blanche maison.
Lorsque l'on se retourne on voit tout l'horizon.
C'est le large pays que son regard contemple;
Et son esprit est clair et divin à l'exemple
Des collines au contour calme sous les cieux.
Elle vit seule avec son père déjà vieux.
C'est un sage. Amoureux de la vie en silence,
Il est venu mener une belle existence,
Devant la terre grave et le regard des dieux.
Leur paisible jardin est parfumé de roses;
Les colombes sur les platanes se reposent.
Quand le soleil de juin descend au bas des cieux,
Il s'assied, et prenant un poème, sa fille
Lui lit à douce voix des vers mélodieux.
D'autres fois, quand la pleine lune brille aux cieux,

Durant la nuit d'été lumineuse et tranquille,
Il écoute, ravi, les beaux chants de sa fille,
Et souvent me glissant dans les ombres du bois,
J'ai pu voir le vieillard écouter cette voix.
Regardant l'horizon du haut de la colline,
Parfois aussi le soir je les ai rencontrés.
Or, les contemplatifs ont une âme voisine,
Et, devan tles pays par le soleil dorés,
Nous nous sommes parlé et, le trouble dans l'âme,
Le père regardait sa fille déjà femme,
Captive comme moi d'un songe intérieur.
Il comprit et bénit notre jeune bonheur.
Maintenant la maison aux roses m'est ouverte ;
Elle m'aime de cet amour égal et fort
Dont la fidélité conduit jusqu'à la mort,
Et sa vie à ma vie, ô Mère, s'est offerte.
Son regard est profond comme l'eau dans les bois.
Tu l'aimeras, en entendant sa douce voix ;
Son âme pure est comme l'air de la campagne ;
Mère, ne veux-tu pas qu'elle soit ma compagne ?
Quand irons-nous là-bas ? Son père nous attend.
Je l'aime. Je la veux. Mère, c'est le printemps. »

— « Mon fils, je la connais et je n'ai rien à dire.
Fais librement ce qu'aujourd'hui l'amour t'inspire.
Elle est belle, dis-tu, son cœur doit être pur.
Il le faut. Tu fais bien, mais cet instant m'est dur,
Et puis, tous les malheurs dans mon esprit reviennent
Et je retrouve maintenant mon âme ancienne ;
Pourtant, avec le temps, mon cœur était plus fort.
Je revois les beaux yeux rêveurs du pauvre mort ;
Mais ils me disent, fils, d'avoir plus de courage
Comme j'en eus toujours durant ce long veuvage. » —

— « Mère, ne pleure plus ; bientôt tu souriras
Au bonheur que la vie encor te donnera. »

— « C'était un soir de chaude et tranquille lumière,
Quand je franchis le seuil, dans les bras de ton père.
Il faut nous résigner, chacun a sa saison.
Sa Mère me donna les clés de la maison.
Celle que tu choisis, un jour sera ma fille.
Puisse-t-elle entourer ma vieillesse tranquille,
O mon fils bien-aimé, d'une troupe d'enfants.

Alors je m'en irai vers la mort, souriant.
Il ne faut pas souffrir de la loi naturelle.
Jamais, dans nos pays, la terre n'est plus belle
Que quand un tiède octobre a rougi les forêts.
Ne troublons pas ces jours d'inutiles regrets. »

Elle a dit et son fils prend ses doigts et les baise.
— « Il n'est pas de douleurs, Mère, que tu n'apaises
De ton sourire égal et de ta douce main.
Heureux ceux qui se sont trouvés sur ton chemin !
Heureux ton fils ! Jadis aux mauvais jours de fièvres,
Tu savais rafraîchir mes tempes de tes lèvres.
Maintenant toujours plus sereine je te vois
Portant dans tes regards l'éclat de la sagesse
Me montrer, en riant, les immuables lois.
Va. Nous t'entourerons d'une douce tendresse.
Nos beaux enfants, ayant des rires d'allégresse,
Se poursuivront autour de ta robe de deuil,
Quand tu regarderas sur les pierres du seuil,
La campagne si bleue à la calme harmonie
Et cette terre à qui notre vie est unie
Et qui nous donnera, prodiguant son amour,
Un éternel repos, sous les roses, un jour.

Dans les branches des pins la lune comme un fleuve
Coule; le rossignol chante au loin, dans les bois;
Une molle blancheur voile l'auvent des toits;
Sans doute, auprès des eaux, la biche qui s'abreuve
Sent aussi la beauté sereine de la nuit.
La lune va monter; la glycine bleuit;
Des corbeilles jaillit l'odeur des tubéreuses;
Les arbres blancs couvrent les roses ténébreuses;
La terre semble attendre, et l'air est recueilli
Sur la Mère et le fils qu'un long baiser unit.

TON IMAGE

TON IMAGE

Ton image chérie est à jamais en moi,
Avec ton âme aux profondeurs méditatives,
Ta tête nonchalante et ta tête pensive
Et la douceur inoubliable de ta voix.

Toujours ce souvenir revient dans ma pensée.
Nous descendions, dans l'ombre, à la source glacée
Où je pris un peu d'eau dans le creux de ma main
Comme pour honorer son protecteur divin.
Par un souffle léger l'yeuse était bercée;

Je te voyais marcher, dans le soir grandissant,
Par les buissons ardents, sous les rameaux des chênes
Où le dernier soleil dorait les eaux sereines,
Les fleurs des nénuphars et les lentilles d'eau.
Peut-être sentais-tu le désir dans mes mots
Et voyais-tu briller, dans mon regard humide,
Un désir vaste et doux comme le soir limpide?

★

Tes sœurs, dans le couchant, et vers les branches claires
Levaient leurs belles mains pour cueillir les fruits mûrs
Et, quand tu soulevais vers elles les corbeilles,
Tes mains aussi brillaient dans les lueurs vermeilles.
Auprès de la maison s'élevaient les pins d'or
Brillant comme des feux sur les toits et les murs.
Je te voyais plus belle au sein de la soirée
Et la terre et le parc étaient plus beaux encor
Quand, ta robe dans la lumière évaporée,

Tu revenais, dans le couchant, vers la maison,
Rapportant dans tes mains les fruits de la saison.

★

C'était le temps des belles nuits chaudes et pures,
Les astres scintillant sur les plaines obscures,
Les tas de blé coupé s'élevaient dans la nuit
Et sur l'immensité de la terre sans bruit.
Dans l'ombre de cristal, les eaux se recueillaient.
Le grand jardin rêvait sous le ciel de juillet.
Les fruits pendaient sur les allées silencieuses,
Les vignes s'étendaient dans les ombres heureuses.
C'était le temps divin de la maturité.
Je contemplais sans fin dans cette nuit d'été
Le ciel vaste voilé de poussières de mondes
Dont les rayons glissaient depuis des ans sans nombre,
Pour éclairer mes yeux d'amant perdus dans l'ombre
Rêvant, ô bien-aimée, à ton regard profond,
A ta voix grave et douce, à ta bouche, à ton front,

A tout ce qui te fait si touchante et si belle
Que mon esprit, durant cette nuit éternelle,
Te liait toujours à ma contemplation.
Je revoyais ton front entouré de rayons
Et tes seins soulevés par ta robe légère.
Là-bas, sur la campagne immense et solitaire,
Des chœurs de moissonneurs qui rentraient au lointain
Et dont les belles voix venaient jusqu'au jardin
Chantaient, avec douceur, une chanson ancienne
Qui fait toujours frémir l'âme languedocienne.

LA MAISON DES CIMES

LA MAISON DES CIMES

I

Viens ; nous irons rêver dans la maison des cimes
Où l'on n'entend parfois que le bruit de la faux,
Les bêlements et les clochettes des troupeaux
Et la voix des torrents grondant dans les abîmes.

Viens donc te recueillir dans le cirque des monts,
Je sais une maison au milieu des prairies ;
Elle me plaît, c'est une ancienne métairie ;
Ne songeons qu'à nous seuls puisque nous nous aimons.

Ici, dans la splendeur de ces grands champs de seigles
Où sur l'horizon bleu des sommets les grands aigles
Planent dans la beauté de l'air vierge et léger,

Aimons-nous. Les glaciers rayonnent sur les cimes.
Un air chaud et brillant entoure les vergers.
Tout entretient nos cœurs et nous paraît sublime.

II

Quel que soit le soleil et l'heure et la saison,
Que la neige, en hiver, s'étende sur les pentes,
Ou qu'aux mois de l'été l'ardoise soit brillante,
Leur cœur est grave et calme et bat dans la maison.

Viens. Nos hôtes auront un beau sourire antique.
Tu verras les présents dont ils ont les doigts pleins,
L'azur et la limpidité des yeux sereins
Et leur âme qui monte à Dieu comme un cantique.

Ils fauchent dans l'été le grand champ de blé mûr,
Dont la vieille servante au regard simple et pur
Fera le pain qu'ils mangeront toute l'année.

Les fruits mûrissent dans les grilles du verger.
Heureux de leur vie humble et de leur destinée,
Ils sont joyeux de recevoir un étranger.

III

C'est l'aube, et les brouillards s'attardent sur les pentes.
On entend les troupeaux en marche ; les vapeurs
Se déchirent parfois, et, remplis de lueurs,
S'allument les sommets aux cimes éclatantes.

La corne d'un berger déchire le matin.
Ici, c'est le silence et les feuilles mouillées
Ruissellent lentement au-dessus des allées,
Dans l'ombre de l'aurore où s'éveille un essaim.

Devant les sommets bleus et les glaces vermeilles,
Entends déjà les faux qui tombent dans les seigles.
Dans l'aube qui grandit chantent les moissonneurs.

Je veux, tout aujourd'hui, sur la table de pierre,
Lorsque je lèverai les yeux de mon labeur,
Remplir mes yeux des pics dressés dans la lumière.

IV

Nous nous sommes assis à l'ombre des pommiers
Dont les fruits de corail s'inclinent sur ta tête.
Les rameaux noirs et bleus arrêtent la lumière.
Dans le jardin, l'azur tremble autour des ruchers.

Dans les champs disposés sur les monts, en terrasse,
Les hommes ont dressé, sous des flots de soleil,
Sur les grands chars de bois les tas de blé vermeil,
Au pied des sommets bleus étincelant de glace.

Nous les voyons marcher par les trous des rameaux.
Parfois tes mains, d'un peu de soleil éclairées,
Volent, dans des lueurs, sur la toile dorée.

Un rayon fait briller une carafe d'eau.
Voici la page blanche où j'inscris ma pensée
Plus pure car je sens que tu l'as embrassée.

V

Vois l'étoile du soir qui naît sur les pics sombres.
Les nuages légers entourent les glaciers,
La nuit s'étend sous les murailles de rochers
Et les beaux torrents d'or s'éteignent dans les ombres.

Le crépuscule et sa douceur sur notre front
Enveloppent les grands pommiers aux lourdes branches
Et la maison qui sombre, avec ses masses blanches,
Dans le soir qui grandit et baigne l'horizon.

Les champs de sarrasin ont parfumé l'espace.
Je sais que, dans toi-même, au fond de ta chair lasse,
Tu sens monter la grâce obscure de la nuit.

Donne ta main. Je veux sentir battre ta vie.
Chers silences. Odeurs de l'ombre. Entends le bruit
Des cascades, au fond du soir plein d'harmonie.

VI

Recueillons-nous au sein de cette immensité.
Dans la nuit cristalline où les astres gravitent,
Regarde, sur le ciel, dans les ombres limpides,
Les grands monts s'ériger pleins de sérénité.

Au cœur mystérieux des noires sapinières,
Les pâtres, comme nous, dans leurs beaux yeux profonds,
Mirent le mouvement des astres sur les monts
Assis au seuil fumeux des cabanes de pierre.

L'azur silencieux est comme un sombre éther.
Le froid de la montagne a fait trembler ta chair.
Mets ton châle sur tes épaules grelottantes.

Il est doux de s'aimer dans l'ombre. Vois le ciel,
Immense et clair sur nous, et vois les fleurs brillantes
Des lys et, sur les monts, ces glaciers éternels.

NI LE LONG CRÉPUSCULE...

Ni le long crépuscule enveloppant les monts,
Ni les ombres naissant sous les arbres profonds,
Ni le chant éternel de l'eau dans les fontaines,
Ni le vent de l'été, doux comme des haleines
N'ont la sérénité de mon cœur plein d'amour.
Tout à l'heure, aux rayons agonisants du jour,
Tes bras se sont penchés sur la source rêveuse
Et la cruche laissait un peu d'eau lumineuse
Retomber sur le flot du cristal sombre et pur.
Les fleurs du magnolia s'entr'ouvraient sur l'azur,
J'admirais dans le soir ta marche cadencée

Quand tu revins portant la cruche d'eau glacée
Dans le chemin obscur couronné de pommiers.
Calme du soir. Candeur de ta voix. O premiers
Balbutiements rythmés dans l'âme des poètes,
A l'heure où le premier astre naît sur nos têtes.
Les charrettes de foin embaument les chemins.
Assieds-toi près du seuil et donne-moi tes mains.
Les pics sont entourés de lumières mourantes.
Les pâtres, dans les prés, chantent de leurs voix lentes.
Nous sommes recueillis. Cette immense beauté
De la nuit, sur les monts, aux beaux jours de l'été,
Met dans nos chairs un peu de la vaste harmonie
Des astres s'allumant dans la nuit infinie.
Tes lèvres, donne-les, aimons-nous, notre chair
S'unit sous la splendeur nocturne de l'éther.
Nous soulevons les yeux aux voûtes étoilées.
Le désir, en naissant, joint nos bouches mêlées.

CLAIR DE LUNE

Des jeunes filles aux voix douces,
La main dans la main, en chantant,
Descendent les marches des sources,
Au pied des peupliers d'argent.

Dans l'ombre le pré mouillé brille.
Sous les arbres, dans le lointain,
Les eaux d'un barrage scintillent.
Un air bleu baigne le jardin.

Une lumière tendre inonde
La montagne où la forêt luit.
C'est la lune calme qui monte
Dans le silence de la nuit.

LA SAGESSE

LE PASSEUR

Il est passeur comme jadis le fut son père.
Il se met à la pêche avant le jour levant
Et, dans l'aube bleuâtre où le filet s'éclaire,
Les poissons qui sont pris brillent comme l'argent.

On l'appelle au premier soleil. Dans la lumière
Il passe un char rustique attelé de grands bœufs
Qui mirent leurs beaux flancs dans la calme rivière.
Un nuage rayonne et vogue au-dessous d'eux.

Ainsi, depuis l'aurore au soir, toute l'année,
D'un bord à l'autre bord sa barque est ramenée,
Il vit heureux et grave et toujours souriant.

Sur l'eau verte, au milieu des feuilles d'or qui passent,
Je l'ai vu, l'autre soir, appeler son enfant.
Elle lui souriait en réparant des nasses.

LE MAITRE

13.

LE MAITRE

A Emile Pouvillon.

I

C'était déjà le soir, et ses calmes rayons,
Splendides et sereins, glissant de l'horizon,
Sur les routes, les bois et les champs de la plaine,
Doraient, de leur éclat, les coteaux du domaine,
Les vignes, les fruitiers, le jardin, la moisson
Qui venait jusqu'au pied de la claire maison
Où les arbres, les escaliers et le parterre
Étaient plus beaux dans cette paix de la lumière.

Cette maison, c'était la vôtre, ô maître aimé,
Et ce pays où votre amour s'est renfermé,
Il me semblait déjà l'avoir vu dans vos pages
Avec ce long soleil et ce ciel sans nuages.

Déjà, je connaissais tes rives, Aveyron,
Par tous ces fins récits où se mêlait ton nom
A ce beau nom de Cos, antique et clair village,
Dressé sur le coteau, devant tes verts feuillages.
Je les voyais enfin, quand, sous les grands rameaux,
Le soleil en mourant s'allonge sur les eaux.
Vos fils me conduisaient vers vous. Le long des saules,
Vous reveniez, portant la rame sur l'épaule,
Car, après tout un jour dans le travail passé,
Vous aimiez, en ramant, le soir, vous délasser.
Jamais je n'oublierai, dans cette nuit tombante,
Mes doigts tenus longtemps dans la main accueillante,
Et ce mélange de noblesse et de douceur
Qui, dans ce soir si calme, allait droit à mon cœur.
Jamais je n'oublierai le son de votre voix,
Qui restera toujours jeune comme autrefois,
Me disant les plaisirs de l'existence juste,
Que vous savez mener dans ce domaine auguste,
Depuis les longs labours d'automne, jusqu'au temps
Où le raisin mûrit dans le calme beau temps.

II

Plus tard, devant la paix de la terre endormie,
Je songeais à la grave, à la belle harmonie,
O Maître bien-aimé, régnant dans votre cœur
Qui peut, dans cet enclos, enfermer son bonheur
Tout en mirant en lui la sagesse du monde
Comme des astres réfléchis dans l'eau profonde.
Les coteaux reposés dormaient à l'horizon;
Les eaux d'argent brillaient dans les sombres bas-fonds.
Accoudé, je rêvais aux bords de la fenêtre.
Je voyais les sentiers luire, puis disparaître
Dans l'ombre molle qui flottait sur les gazons.
Les champs de blé s'élargissaient dans la lumière
D'argent, jusqu'aux légers brouillards de la rivière.
Les lys ne tremblaient pas; les humides odeurs
S'élevaient dans la nuit, des grands tilleuls en fleurs.

Maître! Dans la maison de Cos, hospitalière,
Dans cette chambre ouverte aux grands vents du printemps,
J'ai vu soudain, en moi, grandir une lumière
Et ma jeune raison s'égaler à mes sens.

III

Nous marchions, les souliers pris dans la terre molle.
Et toujours j'écoutais votre égale parole
Qui me parlait, avec amour, des blés épais
Où le vent printanier fait courir des reflets.
« Il est doux, disiez-vous, d'enfoncer une greffe
Dans le dur cognassier, d'un bras léger et leste,
Et de faire venir, avec sérénité,
Les fruits qui mûriront dans un lointain été.
Voici de grands fruitiers plantés de cette année,
Sur cette pente où la colline est ravinée.
Il a fallu monter la terre, car l'hiver

Et les eaux avaient mis la pierre à découvert.
Nous cueillerons plus tard la pêche succulente
Qui mûrit au mois d'août, quand la terre est brûlante.
Sa chair est parfumée. Il n'est rien de meilleur
Que de mordre à ce fruit charnu dans la chaleur
Et de sentir son jus fondre dans la poitrine.
Ici c'est le rucher. Les plantes des collines,
La menthe, le fenouil, les sauges et les thyms,
Humides des rosées de la nuit, aux matins,
Offrent toutes leurs fleurs à nos essaims d'abeilles.
Entendez-les voler sur les vignes nouvelles.
Il est bon de rêver aux pages d'un roman
Sur cette pierre et de les écouter chantant,
Autour d'un arbre en fleurs, d'un prunier blanc et rose,
Car les pages où les pétales se reposent
Auront en elles plus de paix et de clarté.
Il est bon de venir, dans l'aurore d'été,
Un outil à la main, sur la colline humide.
Ceux qui vivent aux champs ont le cerveau limpide;
Lorsque l'on a bêché ses terres en sabot
La page s'équilibre et le rythme est plus beau. »
Ainsi vous me parliez, ô Maître, et le printemps
Faisait voler les fleurs des pruniers dans le vent.

Les doux pollens flottaient. Une chaude caresse
Passait sur notre front. La terre avec mollesse
Descendait jusqu'aux murs de la claire maison.
Nous nous étions assis sous les pins. La raison
Descendait dans mon cœur, grâce à votre voix grave,
Devant le paysage, entre les troncs des arbres.

IV

Votre âme s'est mêlée aux lignes du pays.
Les fruitiers et les champs inclinés de maïs,
Les peupliers le long de la calme rivière,
Et les arbres courbés à l'automne de fruits
Sur les coteaux si beaux dans la pâle lumière
De ces douces après-midis et tous les bruits
Des abeilles autour des lourdes morterilles
Qui mûrissent dans les sillons des grandes vignes,
L'éclatant colombier posé sur ses piliers
Et la fontaine enfin si profonde et si noire,
Sous les degrés usés d'un ancien escalier

Où, près du lierre obscur et sous la voûte froide,
Coule un ruisseau sacré depuis des temps anciens,
C'est le décor de votre existence; il contient
Votre âme de penseur si grave et résignée
Aux douleurs. Elle sait trouver, toute l'année,
Un charme pénétrant au destin journalier

Un jour, cœur Virgilien, un jour vous nous meniez
Dans la vaste forêt et dans l'ombre des arbres
Et dans les combes où jaunissaient les érables.
Les bûcherons coupaient les chênes; votre voix
Emue, et dans l'adieu du soir, au cœur des bois,
Nous disait que la terre est votre douce amante
Et comment, à vingt ans, par une nuit tombante,
Perdu dans un pays, tandis que les rayons
D'automne s'allongeaient sur les grands champs féconds,
Plus près des Dieux, devant une maison perdue,
Vous vous étiez senti soudain l'âme éperdue
A voir un grand joutier qui travaillait le bois

Dans le silence auguste à l'ombre de son toit,
Et vous aviez senti s'élever dans votre être
Le désir de chanter la douceur de la terre,
Tandis que les rayons mouraient avec lenteur
Et que la paix du soir montait dans votre cœur.

O maître, qu'il est doux de se connaître un Maître
Et de sentir la flamme humaine transparaître
Dans la chair comme un feu dans un beau vase pur.
Comme un pâtre est joyeux de voir au ciel d'azur
Monter au nord l'éclat de l'étoile polaire
Qui le guide dans son retour crépusculaire,
Ainsi l'adolescent bénit avec ferveur
L'homme qui porte en lui sa règle de bonheur
Et qui sait, sous le toit de sa vieille demeure,
Faire briller en lui la paix intérieure.

VI

Octobre vint, et la maison dans le soleil
Dressait sur le gazon son mur chaud et vermeil.
Les chiens se reposaient après les longues chasses,
Les museaux paresseux allongés sur les pattes;
Une guêpe volait sous un arbre mouvant
De l'ombre et du soleil sur le café fumant
Dans la faïence à fleur des anciennes tasses;
Les sauges fleurissaient encore les terrasses;
Dans l'heure tiède j'écoutais vos mots émus,
Ils suivaient un silence et restaient suspendus
Comme des feuilles dont la chute s'éternise
Dans un peu de soleil, sous une lente brise.

Puis ce fut la rivière où glissait le canot
Et nos bras forts creusaient des trous glauques dans l'eau.
Mais vous, calme et serein, les mains dans la rivière,

Vous rêviez doucement et la calme lumière
Du soir baignait vos cheveux blancs et votre front.
Les algues s'élevaient sous les coups d'aviron.
Nos torses et nos fronts s'inclinaient sans relâche
Et nous accomplissions une divine tâche.
La nuit venait et nous glissions sous les rameaux,
Aux remous noirs et violets des belles eaux.
Les champs de maïs d'or luisaient aux terres sombres
Sur le fleuve, mouraient les cuivres et les roses,
Et nous, nous conduisions votre beau sommeil pur
Tout en ralentissant notre grand geste obscur
Car la lune montait sous la voûte bleuie
Où nous laissions glisser la barque recueillie.

LES ARBRES

LE PIN

Fidèle compagnon de ma vie, ô grand pin,
Toi qui montes plus haut que ma maison de briques
Et que le voyageur reconnaît au lointain
Puisses-tu m'inspirer des strophes magnifiques !

Quand l'automne te frappe avec son vent marin,
Tes rameaux convulsés arrêtent la tempête.
Donne-moi des leçons pour vaincre le destin
Et comme toi dresser toujours plus haut ma tête.

Lorsque je rentre et que je vois, à l'horizon,
Tes branches dominant le toit de ma maison,
O pin, un doux émoi s'élève dans moi-même.

A tes pieds, je jouais lorsque j'étais enfant.
Sous tes rameaux je conduirai celle que j'aime,
Un jour, je vieillirai, pin, en te bénissant.

LE LAURIER

Quand je pousse, le soir, les volets, je te vois
Elevant, au couchant, tes beaux feuillages sombres
Et gardant des rayons sur le jardin plein d'ombre;
Laurier! qu'ils étaient beaux les étés d'autrefois!

Alors, mon cerceau d'or courait auprès des roses,
Les abeilles volaient sur la blanche paroi.
Mon père qui, là-bas, dans la tombe repose
Souriait doucement. ô ma Mère, à ta voix.

Dans ton bois, il taillait, une fois chaque année,
Une canne d'une devise obscure ornée
Que je portais toujours et qui me rendait fier.

Quand viendront, cet été, mes amis, les poètes
Qui feront retentir la maison de leurs vers,
Tes feuilles, ô Laurier, couronneront leur tête.

LE CHÊNE VERT

Tes immenses rameaux, glorieux chêne vert,
Dont la couleur est aussi sombre que brillante,
S'élèvent, dans l'été, sur la vigne brûlante,
Mais deviennent plus beaux dans les froids de l'hiver.

Avec une ascension quotidienne et lente
Ton dôme se déploie et s'élargit dans l'air,
Et, tous les ans, l'ombre à tes pieds devient plus grande,
Et tous mes visiteurs te louent, ô chêne vert!

Tous les jours, en sortant sur mon seuil, à l'aurore,
Je vois tes noirs rameaux que la lumière dore
S'élancer dans l'azur humide du matin.

Puisses-tu, dans la vie obscure et le silence,
Comme l'arbre, ô mon cœur, à l'abri du destin,
Monter toujours vers plus de paix et de science.

NOUS VERRONS...

NOUS VERRONS

I

Nous verrons l'eau tomber des noirs magnolias
Et briller sur les fleurs lourdes des dahlias.
O vin, beauté du pain, ô sainte nourriture,
Notre recueillement, au sein de la nature,
Fera de ce repas une communion.
Le grand pin brillera d'un suprême rayon.
Le jardinier, dardant le jet d'eau dans les ombres,
Arrosera longtemps les massifs déjà sombres.
Ma Mère, avec son éternel vêtement noir,

Mangera silencieusement dans le soir.
Les orangers seront en fleurs dans les grands vases.
L'enfant regardera la naissance des astres.
Ton sourire divin fera briller tes dents,
Et tes yeux seront pleins des gestes de l'enfant.
Le léger vent du soir fera trembler la lampe
Que, les mains pleines d'or, portera la servante.

II

Nous aimerons la solitude de la nuit.
Le mystère du parc sera sans autre bruit
Que celui de l'autan se levant dans les cèdres.
Parfois, je presserai ma bouche sur tes lèvres.
Dans la plaine mourra le bruit grave des trains.
Une étoile luira sur les coteaux lointains.
Ma Mère fermera les volets des croisées.
L'eau tombera des jeunes branches arrosées.
Un grelot sonnera sur la route; les fleurs
Répandront, près du banc, leurs nocturnes odeurs.

Notre enfant dormira dans tes bras. Ton visage,
Avec ses traits émus luira sous le feuillage
Des cèdres déployant leurs grands rameaux obscurs
Sur la nuit pacifique et le profond azur
Illuminés par la douceur des voies lactées.
Dans l'ombre brillera la demeure enchantée
Où nous vivrons depuis les roses du printemps
Jusqu'aux roses qu'on cueille aux derniers jours de l'an;
Et ma main dans ta main, lorsque les heures passent,
Mes regards cherchant dans tes yeux des reflets d'astres,
Au milieu des beaux lys, dans la nuit de juillet
Lumineuse sur l'infini des champs de blé,
Malgré l'obscur destin, malgré la mort qui veille,
Nous songerons pourtant que l'existence est belle,
Et la lune, glissant du toit de la maison,
Sur nos têtes fera briller de ses rayons
Le grand cèdre rêvant dans la nuit parfumée
Qui nous abritera tous deux, ô bien-aimée.

LE VERGER

LE TRAVAIL

Quand la lumière bleue annonce le matin
Et quand on voit grandir une lueur légère,
Quand la blanche rosée argente le jardin,
Prends un solide outil et va bêcher la terre.

Les monts brillent dans l'atmosphère. Sois heureux
De sentir, dans tes poings, le manche de la bêche
Et de faire jaillir, sous ton pied vigoureux,
Dans le soleil levant la terre molle et fraîche.

La lumière naissante anime le fruitier.
L'aurore éclaire les beaux fruits de l'espalier.
Dans l'air humide et bleu renaît le bruit des guêpes.

Songe qu'ici croîtra, plus tard, le sarrasin,
Dont les champs argentés et beaux comme la neige
Fleurissent à l'époque où mûrit le raisin.

LE BAIN

Qu'il est doux, quand le corps de travail est lassé,
De s'asseoir, un moment, sur une chaude pierre
Et de se dévêtir dans l'ardente lumière,
Avec la crainte et le désir du bain glacé.

Tout à coup plonge-toi dans la froide fontaine.
Connais la volupté de voir ton corps brillant,
Nu dans l'eau fraîche et sur un sol de galets blancs,
Près de la grotte où va vibrer ta voix sereine.

Les châtaigniers sont noirs sous les feux de l'été,
La maison resplendit dans le soleil, les vignes
Sont belles sur le fond de neiges argentines.

Comprends enfin la joie immense d'exister,
Lorsqu'en sortant du bain toute ta chair vermeille
Sent, sur elle, couler l'eau fraîche qui ruisselle.

L'APRÈS-MIDI

Les femmes ont levé leurs beaux bras et les fruits
Rebondissent au cœur des corbeilles légères
Qu'elles soulèvent, au soleil, de leurs mains claires,
Tandis que, dans l'osier, roulent de faibles bruits.

Chant des vannes aux eaux froides et bouillonnantes!
Les grands prés sont obscurs à l'ombre des pommiers
Et, sur les dômes bleus des arbres, les ramiers
Reviennent à coup d'ailes douces et claquantes.

Sur les fruitiers voilés de vapeur, le soleil
Se répand et les champs tièdes et les villages
Apparaissent, noyés dans de tendres mirages.

Dans la vallée, au loin, s'élancent vers le ciel,
Au-dessus des bois noirs et des gorges fumantes,
Les pics de marbre blanc aux crêtes rayonnantes.

LA MAISON

Oh ! maison aux odeurs de fruits ! Oh ! pièces calmes,
Et rideaux de cretonne où filtre la chaleur,
Cellule de travail aux murs pleins de blancheur,
Pour un cœur reposé, que vous avez de charmes.

Heureux qui, face à face avec l'âme des livres,
Peut vivre dans la joie et, dans chaque saison,
Entre les murs épais de sa vieille maison,
Refléter l'univers dans son cœur toujours ivre.

Tes doigts ont disposé les roses du jardin.
Je vois briller au mur un chef-d'œuvre divin.
Le regard d'un héros sur mon travail s'abaisse.

Eté ! toujours Eté ! tu m'exaltes. Je vois
Le monde plus parfait sous tes ardentes lois.
Tu verses dans mon cœur la force et la sagesse.

L'AUTOMNE

LES VENDANGES

LES VENDANGES

I

Depuis l'heure où les grands coteaux sortent des ombres,
Avec des contours bleus sur le ciel du matin,
Dans le jour indécis, sur les flancs du ravin,
Les cueilleurs sont perdus au cœur des vignes sombres.

Le brouillard de la nuit flotte encore sur l'eau,
Les cimes des rochers déjà sont éclairées.
Sur les vignes, les pins ont des branches dorées.
Les fermes aux toits clairs brillent sur le coteau.

Sous les larges chapeaux de paille, les cueilleuses
Cherchant, dans le feuillage humide, le raisin,
Remplissent leur panier, au lever du matin
Dont les rayons baignent les vignes lumineuses.

Dans l'aurore, l'on voit les porteurs s'avancer
Impassibles et droits, comme de beaux athlètes,
Et poser en riant, sur les lourdes charrettes,
Les comportes de fruits, d'un geste cadencé.

Au fond du chemin creux montant aux métairies,
Sous les sonores fouets des conducteurs nerveux,
A grands coups de collier, les chevaux gris et bleus
Tirent les chars dont les essieux sous le poids crient.

Maintenant, la lumière a noyé les coteaux.
Dans les vignobles clairs s'avancent les cueilleuses.
Partout, dans le matin, les cris, les voix heureuses
Se dispersent, multipliés par les échos.

II

Surgis avec l'élan de leurs épaules fortes,
Dans les grands chais ombreux, et sur le seuil vermeil,
Les porteurs ont paru, revêtus de soleil,
Légers et beaux sous le poids grave des comportes.

Les bras rouges de jus ont levé sans effort,
Au-dessus du fouloir, les comportes de grappes
Et, soudain, avec bruit, sur les planches qu'ils frappent,
Roulent les raisins mûrs, couleur de sang et d'or.

Un rayon de soleil glissant par les poutrelles
Eclaire le broyeur au milieu des raisins
Qui chasse, de ses mains puissantes, les essaims
Tourbillonnant autour du pressoir, des abeilles.

Ses pieds alternatifs broient la vendange claire.
Il est ivre de joie ; il chante éperdument,
Et, dans sa chair, il sent s'élever par moment
Un tremblement divin qui monte de la terre.

Sur la cuve sonore où gonflent les raisins
On entend le bruit sourd qui sort de la vendange.
C'est pour l'homme enivré comme la voix étrange
D'une rumeur marine entendue au lointain.

III

La lumière mourante entoure la ravine,
Et c'est l'heure où la vigne exhale ses odeurs.
Dans les rayons du soir chantent les vendangeurs
Et leurs chants sont portés de colline en colline.

La plaine qui bleuit sous les couches de l'air,
Avec ses champs, l'éclat du fleuve, les villages,
Semble une mer où les courants près des rivages
Scintillent, au couchant, dans un beau golfe clair.

Le large soir est plein de lueurs merveilleuses.
Tandis que le soleil couvre l'immensité,
Ici, l'ombre s'étend avec sérénité
Sur les sillons où vont encore les cueilleuses.

Des rayons de soleil glissent autour du bois
Sur la terre en labour et les meules de paille
Et mettent un dernier reflet sur les murailles
Du colombier brillant sur les tuiles des toits.

Au claquement des fouets vont les bêtes fumantes
Tirant, dans les chemins, les masses des chars lourds.
Le cuivre des colliers retient encor du jour.
Le soleil meurt au fond des comportes sanglantes.

Le char a disparu. Le soir éteint les bruits.
Le ciel blanchit et luit d'une pâleur lunaire.
Un grand recueillement s'élève de la terre.
Les chœurs de vendangeurs s'éloignent dans la nuit.

SOIRS

OCTOBRE

Soir d'automne chargé de souvenir amer.
Cieux mouillés, un rayon du couchant, les toits brillent.
Une immense lueur s'allonge sur les vignes.
Le soir tombe, et le cœur serré songe à l'hiver.

Au milieu des roseaux où l'eau pâle et moirée
Reflète le couchant, de grands bœufs aux yeux doux,
Enfoncés dans les nénuphars jusqu'aux genoux,
Laissent, de leur naseau, tomber de l'eau dorée.

Les bois, dans le lointain, sont noyés de vapeurs.
O soir, brisant le cœur de ta mélancolie,
Sur le chemin luisent les flaques d'eau de pluie,
Et les champs labourés répandent leurs odeurs.

Soir où la volonté s'en va, soir de déroute.
La nature est pourtant belle dans sa douleur.
Qui sait ce que le soir montant met dans le cœur
Du paysan qui rentre à cheval sur la route ?

Le berger pousse au crépuscule son troupeau
Dont la masse se perd sous les rameaux des chênes.
Sa flûte dans le soir est paisible et sereine.
Sent-il le poids du soir et veut-il un repos ?

Tous les ans, ces couchants sont plus lourds et plus âpres
Tous les vieux souvenirs remontent dans le cœur
Associés au bruit du vent, à ces odeurs.
Pourtant le soir est doux sur les plaines bleuâtres.

C'est le jeune croissant de la lune qui luit
Sur le ciel tendre où se déchirent les nuages.
Le soir semble mourir sur de lointains rivages.
Les grands champs vendangés s'endorment dans la nuit.

Par d'amères odeurs la plaine est parfumée,
Car, dans l'ombre, de loin en loin, brillent des feux,
Et l'on voit, au-dessus des champs silencieux,
Des flammes éclairant de pesantes fumées.

NOVEMBRE

L'automne a de beaux soirs mouillés où les nuages,
Laissant glisser entre eux de glorieux rayons,
Font et défont, au ciel, de splendides mirages
Sur les champs labourés où luisent les sillons.

Le vent en se levant berce les peupliers ;
Les vignes, en mourant, sont roses et jaunies ;
L'air est plein de douceur sur la plaine infinie,
Où l'on entend, au loin, la chanson des rouliers.

Le chasseur qui revient s'enfonce dans la terre
Et ses beaux chiens courants, avec leur robe claire,
Se retournent, pour voir si leur maître les suit.

Ce sont toujours, au ciel, des richesses changeantes,
Des étranges aspects, des formes attirantes,
Mais les champs reposés s'étendent dans la nuit.

BORDS DE LA GARONNE

Encore au ciel mourant planent les cerfs-volants
Que, sur la berge, font descendre les enfants.
De pesants tombereaux roulent vers la rivière
Où de grands bateliers entourés de lumière,
Courbés sur le courant, tirent des sables d'or.
Plus loin c'est le passeur qui fait, avec effort,
Avancer lentement le bac sur l'eau rapide.
Les enfants, dans les prés, avec leur voix limpide,
Chantent un air ancien qui s'éloigne et se perd.
Les cigognes, au ciel, annoncent que l'hiver
Va venir. Puis la nuit enveloppe la terre.
Les coteaux vendangés restent dans un mystère.
Les brebis, dans le soir, broutent les champs de thym.
Un air de flûte naît, charme l'ombre et s'éteint.
Des eaux brillant, malgré les ténèbres montantes,
Mirent le ciel chargé de vapeurs rougissantes.

16.

Sur l'étendue, un train s'éloigne avec douceur.
Les troupeaux de brebis entourent le pasteur
Qui marche lentement dans les mottes de terre.
Le paysage, au pied des collines, attend
Que la lune ait couvert les peupliers d'argent
Et qu'elle coule enfin sur la large rivière.

L'ADIEU

LA COLLINE

Un soir, lorsque mes fils m'auront fermé les yeux,
C'est sur cette colline aux plis harmonieux
Que je veux, ô mon corps mortel, que tu reposes,
Au pied des cyprès noirs, sous les buissons de roses.
Là, l'éternel sommeil ne peut pas être amer,
Car c'est toujours le bruit des abeilles sauvages
Et l'autan tiède et doux qui gonfle les feuillages
Y fait un chant pareil à celui de la mer.
Je veux que l'on me couche nu dans cette terre
Où je serai monté si souvent solitaire,
Dans les rayons du soir, pour contempler mon champ
Et l'horizon noyé par le soleil couchant.
Et peut-être qu'un jour d'un autre âge un poète,
A l'heure où la couleur du soleil se reflète

Dans le fleuve sanglant au milieu des vapeurs,
Viendra, comme je fais, esprit contemplateur,
S'asseoir aussi, pour regarder l'immense plaine,
Tandis que je serai dans la paix souterraine.
Sa bien-aimée enivrera son jeune cœur.
Il dira que la vie est comme un court bonheur
Et comme un beau chemin tout parfumé d'odeur.
Ce sera dans le temps où passent les palombes ;
Elles roucouleront au-dessus de ma tombe.
Octobre froid et clair mettra des diamants,
Au soleil du matin, sur les cyprès fumants.
Il ne restera plus de raisins sur les treilles.
Plus haut, des laboureurs, dans les terres vermeilles,
En entr'ouvrant, d'un bras puissant, les longs sillons,
Feront fumer au jour la bonne terre grasse
Et, plus tard, un semeur lancera dans l'espace,
Un soir, ses grains dorés par les derniers rayons.

RECUEILLEMENT

Champs paisibles, troupeaux rentrant sur le chemin,
Temps brumeux, premiers feux d'automne, heure charmante,
Odeur amère de la vigne rougissante,
Ce soir, je sens qu'un peu de moi-même s'éteint !

Le soleil vient mourir dans les profondes glaces ;
Les roses lentement s'effeuillent. O miroir,
Champ fluide et lointain, étang brillant et noir
Où de beaux souvenirs pâlissent et s'effacent !

Le soir naît. O douceur de rester seul à seul,
Maintenant que je sens que cette tâche est faite
Et de se recueillir dans l'ombre où se reflète
Encore le couchant qui brille sur le seuil.

Sans doute, d'autres vers naîtront, d'autres poèmes.
Mon esprit laisse-moi, ce soir, me souvenir,
Et, dans cette heure grave, où ce chant va finir,
Songeant à mon passé, me pencher sur moi-même.

Notre esprit gardera le souvenir sans fin
De ce beau temps lointain et de ces douces heures
Qui tintaient dans le cadran d'or de nos demeures,
Tandis que le soleil éclairait le jardin.

Beaux visages, instants fugitifs, pure joie !
O vie, accorde-moi la force et le bonheur
De chanter jusqu'au bout, comme ce vieux pasteur
Ramenant son troupeau dans le soir qui poudroie.

Saint-Simon, Mars 1899-Octobre 1901.

TABLE

TABLE

—

LA PLAINE ET L'ÉTÉ

LES MONTAGNES

LES CŒURS UNIS

LA SAGESSE

LE VERGER

L'AUTOMNE

L'ADIEU

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le vingt mai mil neuf cent trois

PAR

BLAIS ET ROY

A POITIERS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE

Shl 31.2x

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ — PARIS-VIe

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois, et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La Revue de la Quinzaine s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthélemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Dr Paul Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Esotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Chronique de la Suisse romande : René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Giovanni Papini.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Asteriotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzeville.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmer.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Etranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Un numéro	1.25	Un numéro	1.50
Un an	25 fr.	Un an	30 fr.
Six mois	14 »	Six mois	17 »
Trois mois	8 »	Trois mois	10 »

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.

ıate

curred
specified